

# LES COMBATS DE LESVEN

## carte de situation

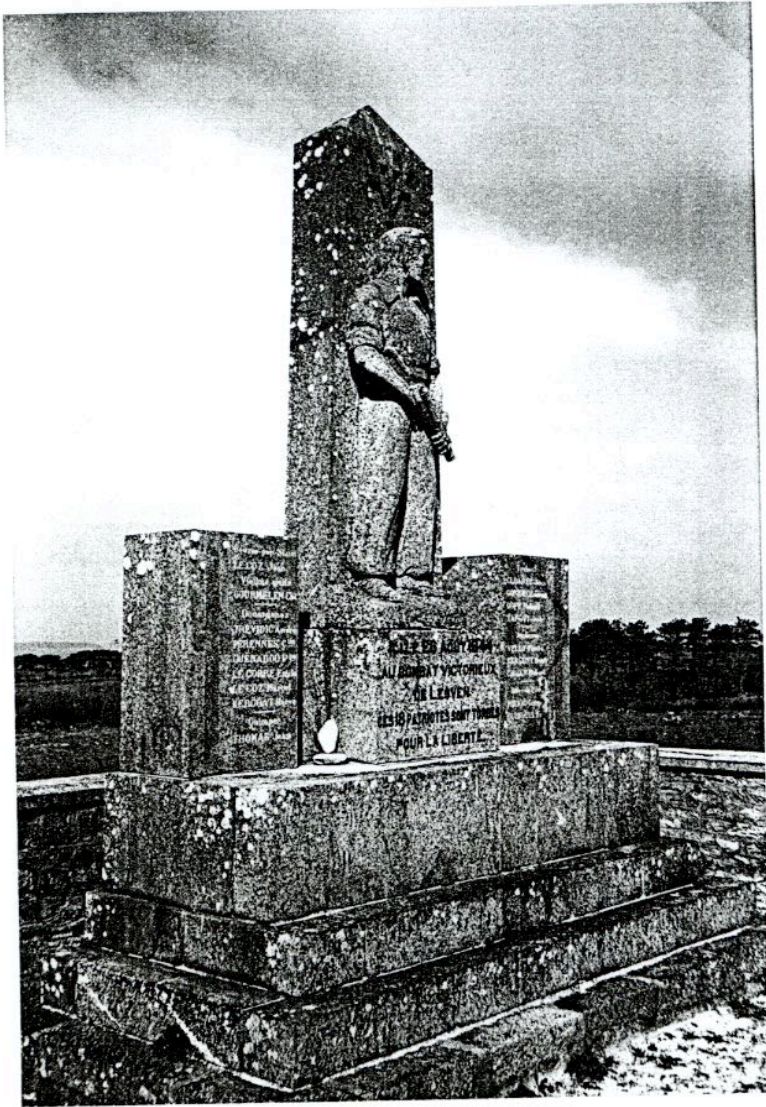
échelle 1/30000



Sur cette carte de la région de Beuzec-Cap-Sizun on reconnaît les plages de Lesven et de Pors-Péron à chaque extrémité du linéaire du littoral représenté ici.

Le monument aux morts se dresse au carrefour, au Sud-Est de la plage de Lesven, à environ 1 km de celle-ci.

26 août 1944.



Au bord la route, entre le bourg de Goulien et Beuzec Cap Sizun se dresse un monument élevé à la mémoire des Résistants morts pour la France au cours des combats de l'esven.

Oeuvre du marbrier Charles Hélias, capitaine F.F.I., il est encore aujourd'hui un haut lieu de recueillement où, chaque année, se déroule une cérémonie commémorative qui rassemble une foule importante.

Les familles, les amis, les anciens Résistants, les élus locaux, plus d'un demi-siècle après, continuent à rendre un fervent hommage à la Résistance, associant les nouvelles générations à leur témoignage



C'est par ce chemin que les Allemands tentent de rejoindre un navire qui les attend, au large, le 26 août 1944. Au fond, le Cap de la Chevre.

(1)

# LE COMBAT de LESVEN en BEUZEC-CAP-SIZUN

26 août 1944

Après les combats de la libération du début du mois d'août 1944, <sup>en Sud-Cornouaille</sup> il reste encore une garnison allemande irréductible, retranchée dans le secteur fortifié de Lezongar en ESQUIBIEN. On y retrouve quelques éléments ~~de la brigade de la Pointe du Raz et d'ailleurs dont~~ une cinquantaine de soldats de Luftwaffe et enfin des hommes de la Kriegsmarine, naufragés rescapés depuis le 23 août, à la suite de la perte de leurs navires, ~~les U-BOAT, les U-BOAT, les U-BOAT~~, envoyés par le fond par la Royal Navy, en Baie d'AUDIERNE. Ils sont réunis sous le commandement du Lieutenant-colonel OTE, responsable du secteur de la Pointe du Raz.

Pour l'Etat-Major allemand, Lezongar n'a plus aucun intérêt stratégique puisque la Résistance contrôle tout l'arrière pays. Les 500 hommes, ~~restés~~ inutiles entre les murs de leurs blockhaus, seraient bien utiles à BREST ou dans la Presqu'île de CROZON.

Dès le 14 août, sous l'impulsion de l'Oberlieutenant ~~PLUNZ~~ PLUNZ, des reconnaissances sont organisées pour repérer les chemins et les lieux propices à un embarquement. Seule la voie maritime reste encore praticable pour une évacuation aux risques minima. Les Allemands choisissent la plage de LESVEN en BEUZEC-CAP-SIZUN, pour mener à bien leur opération de repli. Il s'agit, à partir de ce lieu, de transborder vers un navire attendant au large, les hommes et le matériel qui doivent rejoindre la Presqu'île de CROZON, à quelques milles seulement au nord. L'affaire est soigneusement préparée et au début de l'après-midi du 25 août la troupe <sup>s'apprête à</sup> quitter Lezongar. Vers 17h, la Résistance a acquis la certitude qu'elle se dirigera

vers LESVEN, selon tous les renseignements recueillis, ou peut-être  
PORS PERON, dont les dispositions topographiques sont semblables:  
vallou praticable par un convoi aboutissant à une large  
plage de sable.

La tactique retenue par le commandement F.F.I. s'élabore  
dans une certaine confusion due à la difficulté des commu-  
nications dans les échanges de renseignements. Cependant,  
il est clair qu'il faut laisser s'engager les Allemands jusqu'à  
la plage, refermer la masse derrière eux et les harceler de  
partir des pentes et des hauteurs du vallou. La ~~veille~~ surveillance  
des Résistants s'établit donc à LESVEN et à PORS PERON. Lorsque  
la nuit tombe on découvre que c'est LESVEN que les Allemands  
ont choisi.

A une emcâblure de la petite anse, un cotre armé de la  
Kriegsmarine est venu s'emboîser. Vers 23h30 de nombreux  
soldats sont déjà embarqués sur les navettes tandis que le  
plus grand nombre s'est dispersé dans les landes et les rochers  
comme s'ils avaient flairé le danger d'une attaque surprise qu'ils  
avaient évité au cours de précédentes manœuvres.

Pendant ce temps les F.F.I. se regroupent à BEUZEC  
puis marchent sur LESVEN. Au cœur de la nuit sans lune,  
guidés par les paysans du coin, les Résistants occupent  
sans bruit les positions arrêtées peu de temps auparavant  
dans l'urgence de l'intervention, <sup>dans une maison à l'entrée du bourg.</sup> A 1h30 du matin,  
le 26 ~~juin~~ 1944, le dispositif est en place à quelques détails  
près. Il est convenu que le coup d'envoi de l'action se fera  
à l'appel du clairon sonnant la charge. Mais, tout à coup,  
alors que tout le monde n'a pas encore rejoint son poste, une  
rafale déchire la nuit, intempestive et redoutable par ses  
conséquences. Ignorant les consignes, un nouvel arrivant, venant  
de PORS-PERON, tire à vue sur les Allemands, suivant ainsi  
les instructions précédentes qu'il ne savait pas annulées. Le  
défaut de communications va, encore une fois, coûter cher à ceux  
qui croyaient bénéficier des avantages d'une attaque surprise  
tombant à point nommé. Il est 2 heures du matin.

Les Allemands ont réagi rapidement à la première rafale et libère le feu de leurs armes automatiques. Le cotre en attente au large ~~des~~ <sup>démasque</sup> ses batteries et à coups de fusées éclairantes dévoilent les positions des F.F.I. Ces derniers ripostent au fusil-mitrailleur et à la grenade, mais sous les tirs croisés du bateau et d'un canon de 20, la situation devient intenable et chacun décroche difficilement à travers rocaillles et crevasses. L'opération-piège de LESVEN a ~~été~~ avorté.

Fort heureusement, le commandant du navire allemand, juge ~~que~~ que l'opération d'embarquement a échoué. Il se retire avec les premiers éléments de la troupe qu'il a récupérés, abandonnant une chaloupe montée par huit hommes. Ceux-ci sous la menace de leurs armes obligeront, ~~à~~ <sup>dans la nuit</sup> un bateau de pêche à les remorquer jusqu'à MORGAT.

A 3 h. 30, tous les F.F.I ont quitté la Pointe de LESVEN, mais les échanges de coups de feu continuent dans la nuit, jusqu'à l'aube. Au petit jour, les Allemands déclenchent une offensive pour nettoyer les positions ennemies et assurer leur retraite vers Lezongar où ils pensent encore trouver un refuge sûr. Dans le vallon de LESVEN ils ont ~~pris position~~ entrepris une manœuvre de contournement et ont pris pied sur les deux versants.

~~Les~~ Les F.F.I dispersés, ignorant parfois leurs positions respectives, ne connaissant pas non plus les positions des Allemands, se battent au hasard, des rencontres où l'effet de surprise est primordial. ~~Sept~~ <sup>Sept</sup> maquisards y perdront la vie, trente Allemands resteront à jamais en terre bretonne.

Il faudrait des renforts pour redresser la situation face à des soldats vert-de-gris qui se sont rendus maîtres de LESVEN et y ont installé, entre autre, un mortier. Durant toute la matinée, tirs d'artillerie, tirs d'armes automatiques, ne peuvent avoir raison de l'opiniâtreté des F.F.I. Sous leur pression les Allemands abandonnent LESVEN et se regroupent en marchant vers l'Ouest. Des escarmouches

font ~~quelques~~<sup>des</sup> morts et ~~quelques~~<sup>des</sup> blessés. (4)

Les renforts arrivent enfin, composés des unités de Douarnenez, du Cap, du pays Bigouden, de Quimper, de Briec... Un autocanon de fabrication italienne, récupéré, fait son apparition avec le capitaine Dampierre et ses 80 hommes. Il ordonne l'assaut à 17h. Les Allemands résistent et dans l'engagement deux hommes de la Compagnie de Briec sont tués. A 18h30 tout est fini, les Allemands se rendent et leur commandant, le Lieutenant-Colonel OTT se suicide à l'aide de son revolver.

Les Forces Françaises de l'Intérieur viennent de remporter une victoire de plus, dans un combat difficile. Le bilan est tragique, mais ce sacrifice a permis d'affaiblir les défenses allemandes de BREST et de la PRESQU'ILE de CROZON, abrégé ainsi de quelques jours la fin des hostilités en BRETAGNE.

Du côté français on comptera :

- 11 morts au combat auxquels il faut ajouter les 6 victimes d'une méprise de l'U.S. AIR-FORCE à Len a Voa en POUILLAN
- 30 blessés, dont certains porteront de graves séquelles

Du côté allemand :

- 30 morts
- 45 blessés
- 248 prisonniers.

Quant au retranchement de Le zongar il ne se rendra qu'aux troupes américaines le 19 septembre 1944. Il aura été le dernier bastion du Finistère à tomber avec ses 310 soldats perdus, isolés du reste du monde par les Forces de la Résistance.

Un monument, au bord la route de POUILLAN à BEUZEC rappelle  
le souvenir du combat de LESVEN. Chaque année, le 26 août,  
une cérémonie commémorative rassemble une foule nombreuse  
devant la stèle de granit gris portant les noms de ceux  
qui sont tombés pour la Libération.



500L

UN CHEF :  
DE  
GAULLE

UN  
BUT :  
RELEVER  
LA FRANCE





capitaine Dampierre et ses 80 hommes. Il ordonne l'assaut à 17 h. Les Allemands résistent et dans l'engagement deux hommes de la compagnie de Briec sont tués. A 18h30 tout est fini, les Allemands se rendent et leur commandant, le Lieutenant-Colonel OTT se suicide à l'aide de son revolver.

Les Forces Françaises de l'Intérieur viennent de remporter une victoire de plus, dans un combat difficile. Le bilan est tragique, mais ce sacrifice a permis d'affaiblir les défenses allemandes de BREST et de la PRESQU'ILE DE CROZON, abrégeant ainsi de quelques jours la fin des hostilités en BRETAGNE.

Du côté français on comptera :

- 12 morts au combat auxquels il faut ajouter les
- 6 victimes d'une méprise de l'U.S AIR-FORCE à Len a Voa en POUILLAN
- 30 blessés, dont certains porteront de graves séquelles

Du côté allemand :

- 30 morts
- 45 blessés
- 248 prisonniers

Quant au retranchement de Lezongar il ne se rendra qu'aux troupes américaines le 20 septembre 1944. Il aura été le dernier bastion du Finistère à tomber avec ses 310 soldats perdus, isolés du reste du monde par les Forces de la Résistance.

Un monument, au bord de la route de Goulien à Beuzec rappelle le souvenir du combat de Lesven. Chaque année, le 26 août, une cérémonie commémorative rassemble une foule nombreuse devant la stèle de granit gris portant les noms de ceux qui sont tombés pour la Libération.

26 août 1944

LE COMBAT DE LESVEN  
(BEUZEC-CAP-SIZUN = FINISTÈRE)

Extraits  
de l'ouvrage

" LES CLANDESTINS  
DE L'IROISE "

Tome 5

décembre 1993.

de René Pichavant  
aux Editions Morgane  
64, rue Louis Pasteur  
29 100 DOUARNENEZ  
BP 134 29 171 Douarnenez Cédex  
Tél: 02 98 92 04 02.

Effectivement, si le voisin est déjà en route, une deuxième charrette tend ses brancards à la porte de l'écurie. La solution s'avère d'une logique implacable, et le jeune homme s'en va, tenant son animal par la bride, en compagnie de deux autres en pareil équipage (12). Un « Fritz » escorte chacun d'eux par le Treis, la remontée du Créac'h, Kerhuon. En chemin Jean se demande avec angoisse comment « Voyage » supporterait un poids trop lourd (13)...

Sainte-Evette se passe. Ils s'arrêtent à l'« Hôtel de la Plage » d'Audierne où messieurs les officiers menaient belle vie jusqu'à ces dernières semaines. On pouvait les voir se baigner en face tout nus, comme des petits fous. Jean aperçoit Léon Pichon, son cousin de seize ans. Il a subi un sort semblable au Créac'h.

*C'était, l'ouvrage un moment suspendu au milieu de la moisson, le mern vihan, le petit repas de quatre heures, lorsqu'un bidasse entra. Lui aussi exigeait, vite-vite, qu'il attelât « Robin » l'étalon. Sa mère, veuve depuis un an à peine, eut beau dire qu'il était bien jeune pour s'en aller elle ne savait où, et le grand-cousin facteur, Père-Yvon Ansquer, un ancien de la « Coloniale », proposer de prendre sa place, rien n'ébranla l'idée fixe du rabatteur :*

— « Nein ! Nein ! Lui ! »

*Léon est parti, avec deux hommes du village (14).*

Devant l'hôtel ils chargent des havresacs en peau de vache remplis de vivres, de boules de pain, et grimpent à Lézongar. Ils sont là vingt-cinq, de Kéroullou, de Lervily, de Sainte-Evette ou de plus loin, de Poulgoazec, de Plouhinec, qui ont passé le pont sans embarras. Une longue colonne se constitue. Elle avance à pas prudents. Vingt-deux heures. La nuit se prépare. En tête, quatre-vingts naufragés de la *Kriegsmarine* se déploient dans la lande. Des tombereaux plus solides, dont celui de Roger Briand de Sainte-Evette, quinze ans, portent un canon ou des caisses d'obus. Entre chaque attelage, des soldats, beaucoup de soldats

(12) Henri Gloaguen et Mathieu Le Roy, le commis des Priol, en l'absence de son patron, prisonnier de guerre.

(13) La jument est ainsi appelée parce que dans sa jeunesse elle suivit sa mère un dimanche. La fugue s'était terminée à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Voyage-audessus du Loc'h, à Plogoff.

(14) Son oncle Henri Donnart et Michel Alanou qui avait « fait » Verdun.

Esquibien, Quatre-Vents, Lesven



Institut géographique national

sous casque... On entend répercuter les ordres d'aval en amont. d'aval en amont.

Avant le carrefour de la Croix-Rouge, sur la route d'Audierne à la pointe du Raz, les éclaireurs ont rencontré Henri Sergent, du Rumiou à Esquibien, et découvre un pistolet sur lui. Flagrant délit. Ils l'entraînent, les mains liées.

La file s'étire vers les « Quatre-Vents ». Jean et Léon, en queue, ménagent leurs bêtes. Les transporteurs d'armes ont pris de l'avance. A Meil Kastell, le moulin du château, ils obliquent à gauche, traversent la voie romaine (15), se dirigent, par Kériffen, vers le village de Kervigoudou qui, à l'ouest, surplombe Lesven.

(15) La route droite, de Beuzec à la Pointe du Van, le long de la côte.

Les roues s'enfoncent dans les ornières. Il est une heure et demie quand les dernières charrettes s'immobilisent à proximité des deux fermes. Depuis un moment les premières ont atteint la plage.

Deux heures. Une rafale soudaine ; des coups sourds en réponse. Des balles traçantes zèbrent la nuit. La voix de l'officier hurle, les chevaux regimbent, c'est la panique dans les rangs (16). Léon a jeté son fardeau dans une cour ; Jean, le sien au bord du sentier. Ils ne sont plus que cinq : les trois de Brignéoch, Léon du Créac'h, Jean Durand de Lervily, et s'en retournent à la diable. Quatre cents mètres plus loin, « *Halt !* » des trouffions les obligent à se garer dans un champ. Ils vont y demeurer toute la nuit, contre un talus de ronces, sous l'œil de quatre Bavarois qui têtent leur bouteille de *Schnaps* par saccades.

Au début de l'après-midi, à la boulangerie des Quatre-Vents les clientes s'entretiennent du trafic autour de Lézongar. Sûr qu'ils partent « pour de bon » ! Le lieutenant Pierre Lardic, de permanence, prie Georges Zéphoris d'aller voir et, deux grenades, un revolver dans la veste, inconscient du danger, le jeune Audiernais de la compagnie Bir-Hakeim enfourche sa bicyclette.

A Lervily il a croisé des Teutons qui réquisitionnent... Il livre la nouvelle toute chaude à seize heures. Un motocycliste l'achemine au siège du bataillon et rapporte la réponse sur un bout d'enveloppe : « *Se ramasser. Veiller. Rien à faire* » (17)...

La rumeur s'enfle à Beuzec avant dix-sept heures : « les doryphores s'en vont par Lesven ! » Nul ne s'étonne. On le pressentait.

*Deux jours plus tôt, un chalutier accomplissait des allées et venues près de la côte. Dans la soirée, à Kerguennec, la ferme de François Riou, trente-cinq Allemands avaient placé des sentinelles au seuil de la maison, sur le chemin d'accès, et envahirent le grenier. Oh ! ils ne semblaient pas méchants. Ils entonnèrent même le Credo en latin avant de s'endormir...*

(16) Certains en profitent pour filer.

(17) Pierre Lardic l'avait conservée. Je l'ai vue. (Archives d'Edmond, son fils).

*Le grand-père, « Tonton Jean Gall », préférera néanmoins se mettre au lit tout de suite, « pour ne pas en trouver un dedans ! » mais le père, la mère Jeanne Le Gall, Marguerite, Jos, Jean, Monique, la benjamine de neuf ans, se tinrent toute la nuit aux aguets dans la cuisine. Au matin les intrus aidèrent à tourner la manivelle de la baratte, et le plus jeune confia :*

— « *Nous allons vous quitter...* »

*Vers onze heures une autre équipe les rejoignit et ils repartirent ensemble, poussant un petit chariot de cantine vers une prairie de Kerscao (18).*

Pourtant, au PC opérationnel de Locronan d'où il coordonne les manœuvres dans la Presqu'île de Crozon, Albert Philippot, le chef FFI de l'arrondissement de Quimper, ne reçoit qu'à vingt heures l'avis très laconique de l'état-major départemental « *qu'il semble se passer quelque chose d'anormal dans les ouvrages de Lézongar. Des préparatifs donnent à croire que l'ennemi à l'intention de décamper* »... Et il prie le capitaine Bernard Bédéric, 7<sup>e</sup> compagnie du chef-lieu, de se tenir prêt à partir (19). A vingt-trois heures, « *de nouveaux renseignements confirment les soupçons* ». Quels détours ont-ils suivis pour arriver si tard ? Là-dessus, le capitaine requis prend la route avec deux sections renforcées. Au passage à Douarnenez, le commandant de la place lui communique les derniers échos : « *Une partie de la garnison allemande est en marche pour la Presqu'île. Deux points de la côte permettent l'embarquement : Pors*

(18) Compte-rendu de Pierre Lardic : « *Dans la nuit du 22 au 23 août, un détachement d'une soixantaine d'Allemands passe par les Quatre-Vents se dirigeant vers la côte. Le mouvement est aussitôt signalé aux PC de Pont-Croix et de Goulien. Le détachement indique à trois reprises ses différentes positions par fusée aux ouvrages de la Presqu'île de Crozon. Vers deux heures il repasse aux Quatre-Vents, rejoignant Lézongar. Quelques instants après leur passage, le groupe Goulien nous rejoint. Le lendemain deux sections, une de Pont-Croix, une de Goulien, explorent le terrain entre les Quatre-Vents et la côte. Cela permet de constater que l'ennemi avait poussé jusqu'aux environs de Kervigoudou »*

• Pas de doute : on bouge beaucoup dans le secteur, même la nuit 22-23 du combat naval, au cours de laquelle, on l'a vu, les Allemands devaient partir... de Lézongar.

(19) Sa relation dans « *Le Télégramme de Brest* », une série d'articles du 30 juin au 4 juillet 1964. Capitaine de réserve dans l'artillerie, il fut l'un des derniers à se rendre aux Allemands sur la ligne Maginot. Instituteur à l'école Jules-Ferry de Quimper, il était aussi commissaire départemental des Éclaireurs de France.

• De son PC au bois de Kéradenne en Ergué-Armel, la 7<sup>e</sup> compagnie a participé, le 11 août, aux combats de Fouesnant contre la garnison de Bénodet qui voulait rejoindre Concarneau.

**Péron et Lesven**». L'incertitude plane toujours, et il est vingt-trois heures vingt !

Au calvaire de Lannéon, à la sortie de Pont-Croix sur Audierne, on n'est guère plus avancé. Alain Cotonéa, le chef du corps-franc « Surcouf », assure le guet. Son premier rapport : « **Vingt-trois heures. Averti qu'un convoi de charrettes a quitté Lézongar et semble se diriger vers les Quatre-Vents** ». D'ailleurs Corentin Bétrom vient de là-bas. Il confirme. On a cru voir aussi trois cars ou camions, des cyclistes, et trois cents hommes à pied.

Vingt-trois heures quinze. Alain Cotonéa cède les commandes à son sergent, Pierre Guillerm, et file à l'entrepôt de l'épicerie qui sert de cantonnement. Quatre Beuzécois, dont la connaissance du coin serait précieuse, s'y trouvent : Pierre Lannou de Rosko, un second-maître de manoeuvres (20), Jean Le Coz, de Kerven, conducteur de char, Jos Le Dem, de Kerlavarec, second-maître canonnier, et Hervé Savina, agent de police revenu au pays. Comme tout le monde chez eux, ils savent que les Boches descendent à Lesven...

Jos Le Du, le chauffeur patenté, les dépose en voiture au bord de la route de Lézugard (21) où Yvon Le Coz, frère de Jean, les rejoint. Il habite tout près.

A minuit, Georges Zéphoris et François Danzé, le fils de Kerséon se rendent à la « sonnette » des Quatre-Vents. Plus personne : les ordres du bataillon étaient clairs : « **Se ramasser** »... Ils entendent quelques coups de feu, au loin. L'ordinaire des nuits...

(20) Trente et un ans. Après deux années de campagne en Indochine, il est revenu en France, mai 1940, pour être fait prisonnier à Chantenay. Cela lui coûtera dix-huit mois d'Allemagne, jusqu'à l'exécution de « l'accord Darlan » qui permettrait aux marins d'État de rentrer. Il ne sera pourtant pas du premier contingent libéré, parce que des petits malins avaient profité de l'occasion pour se déclarer matelots alors qu'ils n'avaient jamais vu la mer... Il n'a pu revenir à Toulon qu'au deuxième tour. Après le sabordage de la Flotte il se retrouva en « congé d'armistice » chez lui, à Beuzec. Il travaillait comme maçon à la ferme d'un cousin lorsque, dans les premiers jours d'août 1944, son ami Jean Le Coz, prisonnier lui aussi libéré, mais comme soutien de famille, lui demanda s'il voulait entrer en Résistance. Il ignorait qu'elle existât dans la commune. Depuis il participait aux patrouilles, surveille les parages et, parfois, au cours de mission, dort au cantonnement de Pont-Croix.

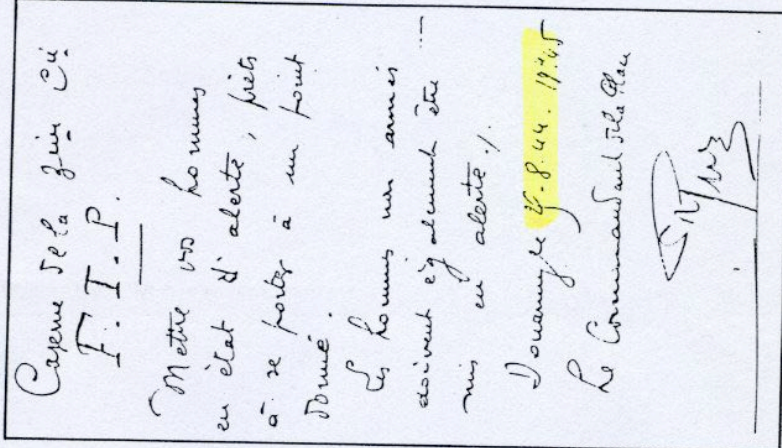
(21) Ne pas confondre avec Lézongar. Lézugard se situe à l'est de Lesven.

A l'École Primaire Supérieure, aux portes de Douarnenez, le message d'Aristide Québriac, écrit au dos d'un *Ausweis*, parvient à la compagnie Kléber : « **26/08 à 0h 15. Partez immédiatement avec vos hommes armés aux environs de Beuzec. Engagez le combat aussitôt que vous rencontrez l'ennemi. Le harceler et l'empêcher d'embarquer par tous les moyens. Cent cinquante Allemands ont quitté Audierne et se dirigent par la route des Quatre-Vents vers Beuzec. La compagnie de Tréboul est sur les lieux. Prenez contact avec elle. Mot de passe : « Lorient ». Le bruit des charrettes vous guidera » (22).**

Minuit et quart...

A dix-neuf heures quinze, un premier billet signifiait simplement « **d'être prêt à se porter à un point donné** ». Deux sections, « Danton » et « Bara » étaient depuis sur le pied de guerre. A la nuit leurs hommes se sont allongés sur les lits du dortoir, l'esprit à l'affût (23).

Minuit vingt. Le clairon de Corentin Pérennés, dit « Tacco », sonne le rassemblement



(22) Archives de Marcel Florc'h.

(23) La section « Danton » sous les ordres d'Yvon Friant, artisan-peintre au Stankou, comprend deux groupes. L'un, « Sirocco », est dirigé par Joseph Monfort, marin-pêcheur de 20ans, engagé depuis mars 1942, à 18ans donc, avec André Gloaguen, 21ans, Charlot Anquer, 21, Joseph Gonidec, 19, Corentin Hascoët, 21, Robert Vigouroux, 19, Albert Barbé, 20, Jean Gourret, 20 bientôt, Emmanuel (Manu) Prigent, 20, André Trévidic, 19, René Kersual, 21, Pierrrot Lastennet, de Tréboul, 23, Jean Guichaoua, 23. L'autre, « Liberté » a pour sergent-chef Gabriel (Gaby) Castrec, 32ans, et dans les rangs : René Le Lons, Marcel Jannic, 21, François Jacq, 21, Louis Le Corre, 30, son frère Emile, 24, Guillaume Celson, 23, Jean Anquer, 21, Marcel Le Coz, 19, Marcel Castrec, 21, Jean Bigot, 21, Pierre (Pierrik) Guénadou, 20, plus Pierre Cloarec, 30, son frère Louis (Lili), 24, et Pierre Gonidec.

dans la cour (24). Aux armes citoyens ! Au pif et à l'oreille ! Quarante-trois s'entassent dans deux camions communaux, traversent la ville endormie aux accents de La Marseillaise, et s'engagent sur la route de Poullan, vers l'inconnu (25).

*Sous la coupe du lieutenant Marcel Florc'h, les FTP n'ont pas eu de répit. On leur a fait appel le 12, quatre jours après la libération de Douarnenez. Les Allemands de la Presqu'île avaient planté des moriers dans un petit bois près de Kervigen en Plomodiern, au rebord de la baie, et s'autorisaient des visites à Tréfeuntec, le promontoire entre Sainte-Anne-la-Palud et Kervel sur le territoire de Plonévez-Porzay, poussaient des pointes à la Clarté, leur ancienne base de Kerlaz. Envisageaient-ils de réinvestir la ville à six kilomètres ?*

*Pendant trois nuits « Kléber » a guetté, mais les Germains n'ont plus montré le bout de leurs fusils. Les chefs de compagnie se sont alors réunis à Locronan avec le lieutenant-colonel Faucher, commandant FFI de la région brestoise, afin de leur couper toute envie de retour. Dans ce but les Douarnenistes ont établi leur bivouac près de la chapelle de Sainte-Anne-la-Palud et, le lendemain, en colonne par les dunes, arpenté les champs de mines jusqu'à Ti Anquer au fond de la plage (26). Deux sections*

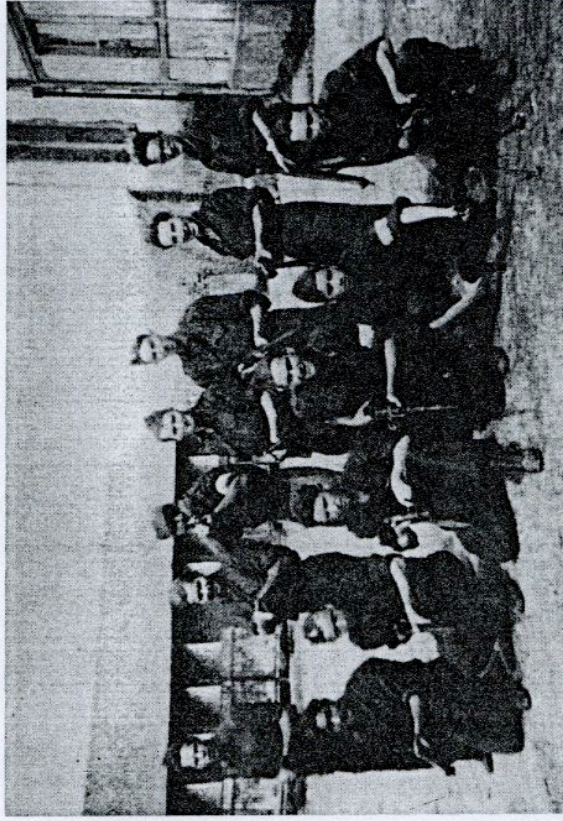
(24) Le surnom lui vient de son apprentissage de sellier. Lorsqu'un client invitait son patron, M. Le Corre, à boire un verre au café proche, celui-ci quittait l'atelier en proférant la formule cabalistique : « *Ousti à la Taco !* » Aux autres clients survenus en son absence et demandant à le voir, l'apprenti utilisait à son tour l'expression pour indiquer l'endroit où il se trouvait. On se comprenait ainsi... « Taco » lui est resté et il y tient. Il abandonnera cependant la sellerie pour la peinture à l'entreprise Sauvage. D'autre part, avec son frère Mathieu et des amis il a formé l'orchestre « Les Mouettes » où, musicien consommé, il joue de l'accordéon, du bugle, de la trompette. De là au clairon il n'y a que des pistons en moins... A la compagnie « Kléber », agent de liaison, il en a trouvé l'usage.

(25) Conduits par Guillaume Celton, 23 ans, employé de marée chez Francis Féchant (voir tome 3), et André Le Corre, 24 ans.

(26) A leur droite, le bataillon « Normandie » de « Lagardère » (Yves Le Gall de Châteauneuf-du-Faou) et du lieutenant « Égalité », Jean Bernard de Saint-Pol-de-Léon (parachuté d'Angleterre le 16 juillet, tome 4, p. 409), basé à Kerdrollo en Cast, à un kilomètre au sud de Plomodiern ; plus loin, le bataillon « Stalingrad » d'Auguste Le Guillou (tome 4, son histoire) dont le lieutenant « Équivalence », Marcel Siche, de Ploudaniel, également parachuté le 16, assure le commandement militaire. Plus au sud, dans les casemates de Tréfeuntec, la compagnie ORA de Douarnenez tient la plage de Sainte-Anne. A Plouven, dans un champ près de Saint-Gilles et de la ferme de Kéramporchet, deux canons de 155 sont pointés sur le Menez Hom d'où les Allemands dominent la région. On a demandé des volontaires pour la mise en action de l'un d'eux. Un « Kléber », Mathieu Pichavant, ancien artilleur, a participé à la remise en état et aux premiers tirs...

du bataillon « Louis d'Or » les ont relayés, le 24 : elles avaient obtenu la permission de rentrer à Scaër où le pardon se déroule le dernier dimanche d'août. D'accord, camarades ! On reviendra, frais et dispos le 26 pour l'attaque des casemates de Pentrez. Les Allemands de Kervigen venaient de s'y replier...

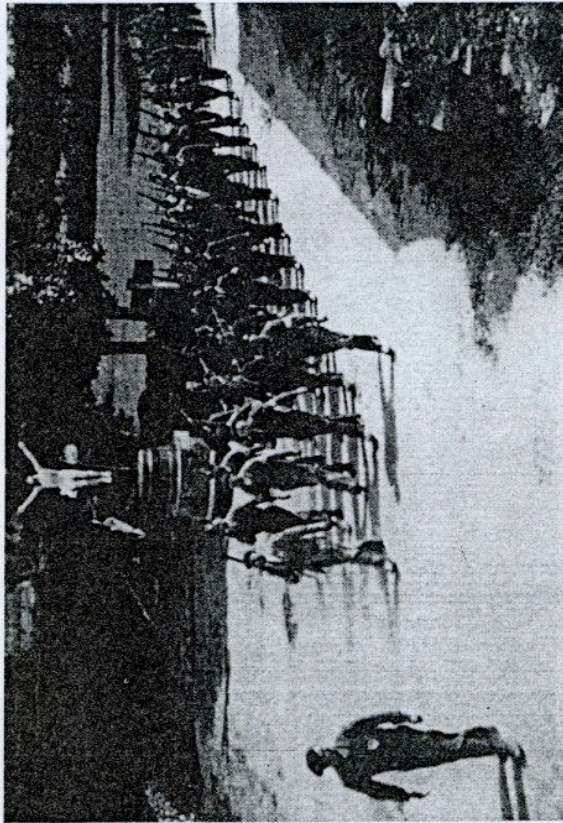
...Le samedi 26, tous feux éteints suivant la côte, ils assistent à une féerie de lignes rouges, vertes, jaunes qui s'entrecroisent sur fond d'encre. Il pleut des bombes sur Brest.



*Les treize FTP du groupe Sirocco dans la cour de l'E.P.S. l'après-midi avant le départ pour Lesven. De gauche à droite au premier rang : Joseph Gonidec, Corentin Hascœët, Jos Monfort, le chef, Jean Guichaoua, Manu Prigent et son fusil-mitrailleur, André Gloaguen. Debout : Albert Barbé, René Kersual, Charlot Ansqauer, Pierre Lastennet, Robert Vigouroux, Jean Gourret, André Trévidic.*

A minuit et demi, deux camions à gazogène emmènent trente-deux Tréboulistes de la 4<sup>e</sup> compagnie. « *Ordre de s'arrêter à Beuzec pour prendre contact avec la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup>.* ». Théodore, le commandant, et trois « sous-offis » les précèdent dans la voiture de René Andro, l'adjudant-hôtelier. Ils frappent à la porte du café-tabac. Il faudrait prévenir les guides d'urgence... Ils sont déjà là.

Le gros de la troupe accuse un petit retard au rendez-vous fixé trois cents mètres plus bas au lieu-dit « Bicêtre ». Il a dû attendre les « Ben-Hur » de la 5<sup>e</sup>. Arrivent les « Kléber » et les « Marceau » de « Max », André Pellen, encasernés « chez Sœur Rose », la mère supérieure de l'école à Ploaré. Les responsables se réunissent dans la pièce du rez-de-chaussée de la maison Pensart près de la Croix, où le capitaine Bédéric, qui les a précédés, vient d'apprendre ce qui se raconte depuis plus de sept heures dans la commune : les Boches embarquent à Lesven ! Et ce n'est pas la première fois...



*Le lieu du rendez-vous à « Bicêtre », tel qu'il était alors. La route, à droite, vient de Douarnenez, Poulhan, Coat Pin... Le calvaire a été changé depuis. La maison où s'est tenue la réunion des chefs se situe plus bas, à gauche.*

On attribue les rôles. La 3<sup>e</sup> compagnie, FTP, seule unité combattante, forte de quatre fusils-mitrailleurs, deux par section, occupera la pointe et donnera le signal au clairon. En retrait, la 4<sup>e</sup>, plus faiblement équipée ; en couverture, « Marceau » de la 2<sup>e</sup> et « Ben-Hur » dans les champs au bord de la route (27). Sur la table de la cuisine éclairée à la bougie, une carte aide à se situer, car nul ne connaît le site...

(27) Un monument y sera bâti.

...Et ils partent en file indienne, silencieux, Marcel Florc'h, le maître d'œuvre, aux côtés de son guide. Corentin Pérennès, chien de garde, effectue le va-et-vient, s'assure qu'il n'y a pas de traînards. Si ! « Bara », qu'en l'absence de Jean Cabellic dirige Hervé Kergoat. Ses deux groupes, « Discipline » et « Viala » ne se sont pas aperçus dans les ténèbres que les premiers ont doublé les « Marceau » et qu'ils s'obstinent à suivre des silhouettes qui ne sont plus celles des leurs... (28).

Pendant ce temps la patrouille de « Surcouf » rampe sur la lande, non sans mal parmi des murets de pierres sèches, et se planque derrière Karreg ar Gad, le rocher du lièvre, accroché à la falaise. Trente mètres au-dessous on parle breton et des chevaux hennissent...

Pierre Lannou possède une mitrailleuse, Jos Le Dem un *Mausser*, les autres des carabines, des grenades... Ils ne pourront pas tenir indéfiniment à six avec si peu de moyens. Alain Cotonéa dépêche Yvon Le Coz au PC de Pont-Croix. Qu'on vienne en renfort ! (29).

Vers minuit, Jean Bourdon de Coat Pin, près de la gare de Beuzec, a su que la mauvaise troupe « se dirigeait sur la côte ». Lui aussi a pensé tout de suite à Lesven. Il fait prévenir également sa compagnie et court à l'observatoire habituel où, même idée, il retrouve des amis.

Les FTP ont gravi les talus à tâtons, trébuché contre les cailloux, les souches, avant de parvenir sur la hauteur. Plusieurs, encore désorientés, rappellent. Yvon Friant, chef de « Danton », Gaby Castrec, chef de « Liberté », René Le Lons de Pouldavid et son fusil-mitrailleur s'établissent sur la pointe extrême. Il est une heure et demie « à l'allemande » (30).

(28) Les groupes « Kléber » et « Marceau » sont guidés par Henri Lopez qui habite à l'école du bourg et cultive un petit jardin à Meil Kastell. Le 10 août il a découvert un lance-fusées qui signalait le passage des Allemands. Il en a fait part à Corentin Bétrém, « considéré comme responsable du groupe de Beuzec qui, à partir de cet élément, organisera un service de trois hommes par nuit près de la plage » (son rapport).

(29) Henri Moulec, le commandant de la compagnie, sera avisé chez lui à trois heures. Le camion de François (Fanch) Savina, l'épicière en gros de Pont-Croix, conduira une soixantaine d'hommes au petit matin.

(30) L'heure « officielle » que nous utilisons dans le récit. A la campagne on a maintenu, avec sagesse, l'heure solaire, deux tours d'horloge plus tôt.



Quarante-cinq ans après, au-dessus de la crique de Lesven, Jean Sergent, de Kervigoudou en face, témoin privilégié (à gauche), et Marcel Florch'h, chef de la compagnie Kléber, à l'endroit où il se trouvait avant le déclenchement de l'opération.

Des voix, gutturales, fortes en dessous : la *Wehrmacht* démine le chemin d'accès. Le faux artiste de l'autre jour lui aura peut-être indiqué le piège, ou quelque FFI de faction prévenant tout promeneur, connu et inconnu sous lequel pouvait se cacher un pensionnaire de Lézongar, dans le but généreux d'éviter la catastrophe. La veille encore un cultivateur a retiré un tombereau de sable et il n'y en eut jamais couche aussi épaisse. Les paysans de la sortie nocturne seront en tout cas épargnés.

A une encablure de l'anse une large coque est embossée, le transbordeur (31). Les Résistants ignorent que les ennemis ne s'affairaient pas tous sur la plage ; que bien plus se répandent en face, en haut, sur le versant de Beg a C'hastell, la pointe du Château (32)...

Jean et Mathieu Sergent, deux frères de la ferme proche de la mer, quittaient à vingt-trois heures trente la parcelle d'où, attirés par des bruits insolites, ils avaient assisté à l'embarquement de « doryphores » sur les annexes, lorsque, rentrant chez eux, ils ont vu beaucoup d'autres envahir la lande.

(31) En réalité l'un des cotres armés de l'*Oberleutnant* Pluns venus le 14 et le 15 août (chapitre précédent).

(32) Le village comprend deux fermes. L'une, au hangar à toit rouge de tuile, appartient à la famille Sergent : Corentin, le père, Anna, la mère, et les enfants, Jean, 21 ans, qui assure des surveillances, Mathieu, 19, Jeanne, 17, Yvon, 15, Anne, 12. L'autre est à la famille Mens : Jean-Olivier, le père, Eugénie la mère, et deux jeunes enfants. Les officiers de l'état-major allemand se sont installés chez eux.

Deux heures avant, à l'école « Saint-Jo » un officier exigea du docteur Grivel qu'il lui livrât les blessés du combat naval, y compris les plus graves. Un camion les avaient emportés à Lesven sous des couvertures. Dix-huit sont à bord de la canonnière.

A la pointe est, Beg a C'hégor, la masse rocheuse, les « patriotes » affûtent leurs positions. Une ombre, à gauche, s'adresse à Marcel Florch'h :

— « Cotonéa. Corps-franc « Surcouf », Pont-Croix. Avec six camarades j'occupe un coin idéal. N'auriez pas un fusil-mitrailleur pour nous couvrir ? »

Le lieutenant a perdu deux sur quatre en route. Il ne saurait se démunir davantage. D'autre part il s'estime en aussi bonne position, et lui communique les mesures prises pour le déclenchement de l'attaque. Toutefois, peu après, Manu Prigent, de « Sirocco », avec ses « pourvoyeurs », Jean Guichaoua « le Parisien » et Joseph Gonidec, en quête du lieu adéquat où implanter son F-M, s'arrête à la perpendiculaire du solliciteur revenu à son poste, cinq mètres en contrebas d'un fossé de ronces et du talus sur lequel le Douarneniste ajuste son arme. Jean Gourret, doté d'une mitrailleuse *Sten* et de grenades à manche, s'installe à sa gauche (33). Six FFI (cinq Beuzécois, un Pontécruzien), quatre FTP sur deux niveaux tiennent de la sorte en enfilade le chemin qu'utilisent les Allemands à la lueur de lanternes dans la nuit sans lune...

(33) ● Élève à l'E.P.S. de Quimperlé, Manu Prigent y a pratiqué la Résistance aux côtés de Jean Gourret du même groupe « Sirocco » aujourd'hui, et Yves Boudigou, dit « Botch », ses condisciples de Douarnenez. En classe de BS 3 (Brevet Supérieur 3<sup>e</sup> année), ils se préparaient au métier d'instituteur. Etienne Millour, de Fouesnant (il commandera la compagnie FTP Leclerc de Concarneau et trouvera la mort au combat de Kernabat en Scaër le 15 juillet 1944 - tome 4 p. 175), les avait recrutés à la rentrée scolaire d'octobre 1943. Ils allaient effectuer avec lui plusieurs opérations. Une nuit, par besogne à peine achevée, François Carn, alias « Francis », autre Douarneniste, l'adjoint du commandant « Fernand », le Trébouliste, chef des FTP du Sud-Finistère, apporta le contreordre : à la suite du bombardement de Lorient le prochain train transporterait des civils français ! Il fallut, séance tenante remettre le chemin de fer en état, et cela exigea bien plus d'efforts...

Après le débarquement à la mi-juin, ils ont tous réussi à l'examen terminal, y compris Etienne Millour et Yves Boudigou qui, recherchés par la police allemande, avaient dû quitter prématurément l'école.

● Jean Guichaoua : « le Parisien » parce qu'il travaillait dans la région parisienne... Il s'est réfugié chez sa grand-mère, près du « Bon Coin » sur la route des Sables-Blancs à Tréboul.





Marcel Florc'h,  
le commandant des FTP

D'autres ombres, inattendues, apparaissent sur la crête. Une dizaine de Tréboulistes supplémentaires... Cantonnés à Pors Péron, ils ont appris là-bas que les « Chieus » préparaient un voyage en mer et, par les sentiers de la côte accourant, nullement instruits de ce qui se trame par ailleurs. Ils ne sont pas très armés, sinon de courage. Étienne Kervarec, l'adjoint, dispose d'un *Mausser* court 7514 et d'un revolver 6-35.

— « Feu ! »

Bernard Allaire, leur chef, a vidé son « 92 » en vertu des dernières instructions transmises

par la hiérarchie : « Engagez le combat aussitôt que vous rencontrerez l'ennemi » (34)... Il est deux heures.

Stupeur générale. Les « Kléber » n'étaient pas tous prêts, ni les « Surcouf », ni les Tréboulistes derrière, et ceux qui avaient le doigt sur la détente attendaient le coup d'envoi au clairon de « Taco ».



Bernard Allaire, sous-lieutenant  
de la 4<sup>e</sup> compagnie (Tréboul) venu  
de Pors Péron



René Le Lons, au F.M. du groupe  
« Liberté » sur la pointe.

(34) Non d'une mitraillette comme on l'a cru, dit Étienne Kervarec qui l'accompagnait. En chemin une balle s'était échappée, par inadvertance celle-là...

Pour l'effet de surprise, on repassera (35) ! Il convient de réagir aussitôt. A droite René Le Lons déchaîne son fusil-mitrailleur. Il pense avoir coulé un canot, mais on ne relèvera aucune trace du naufrage. Manu Prigent lâche aussi des rafales, trois boîtes de chargeurs, puis deux sur tout ce qui bouge en bas et, pour refroidir le tube à rude épreuve, le frotte par intervalles au gant métallique qu'il rejette. Jean Gourret, son « collègue » d'EPS, le ramasse et le lui redonne aux moments de surchauffe. Pas de riposte. Le tireur ménage sa réserve car il n'y a plus de cible visible. La bande du gradin inférieur, elle, arrose dru le sable de ses grenades défensives...

Les Allemands ont vite remonté la pente ouest et libéré leurs armes automatiques. Le bateau démasque ses mitrailleuses qui débitent des projectiles à folle allure, trop haut pour faucher les attaquants que les

(35) C'est le quiproquo toujours entretenu. Les rapports sont absolument contradictoires. Erreur coupable disent les autres acteurs, des FTP de Douarnenez et « Surcouf » de Pont-Croix au capitaine Bédéric de Quimper qui la reprochera dès l'après-midi à « Théodore ». Celui-ci répondra par un plaidoyer *pro domo* le 29 août 1944 au commandant de la place, Québriac, sans évoquer toutefois l'entretien préliminaire ni les dispositions arrêtées par les responsables dans la maison à l'entrée de Beuzec. Sa version :

« 0 h 40. Le lieutenant Allaire connaissant le secteur donne les directives aux guides de la 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> compagnie pour se rendre sur Lesven où nous croyons possible que les Allemands choisiraient leur évacuation, car nul ne sait l'endroit choisi pour le transbordement. Il était entendu que le lieutenant Allaire donnerait le signal... 0 h 50. Nous prenons la direction nord-est pour remonter dans l'ouest en suivant la côte. A un moment donné nous perdons notre guide, sans doute pris de peur. Continuons à nos risques et périls, en suivant un point éclairé par les Allemands... Au bout d'une demi-heure, las d'attendre et croyant tous les Boches embarqués, nous faisons feu sur le bateau. Mon lieutenant tire le premier... ».

On notera, outre l'horaire inexact, qu'il ne sait pas encore où se trouvent les Allemands et que : 1) « Le lieutenant Allaire connaissant le secteur », un guide paraît superflu pour sa compagnie. 2) *Élément nouveau et capital apporté par le témoignage* d'Étienne Kervarec, son second, qui le suivit du départ de Pors Péron au déclenchement du combat : Allaire était à son poste de guet sur la côte. Il n'avait donc pas assisté à la réunion où les rôles furent attribués, ni participé, et pour cause, au cheminement du bourg à Lesven... 3) La charge au signal du clairon avait été convenue en commun (témoignages formels et les reproches du capitaine Bédéric « *d'avoir agi avec témérité et prématurément* »). Pourquoi au clairon ? Mais parce que c'était le meilleur moyen pour se faire entendre à distance d'un dispositif éparpillé. Un coup de feu dans ces conditions aurait présenté l'inconvénient majeur de ne pas être fiable : il pouvait provenir de l'adversaire et inverser dès lors l'effet de surprise...

● Notre longue enquête permet aujourd'hui de rétablir les faits. L'attitude d'Allaire, venu directement de Pors Péron de sa propre initiative, dans le cadre de ses attributions, s'explique mieux. Il n'était pas informé du scénario. Sa promptitude a fait le reste, mais pas comme il avait été prévu... A quelques mètres des ombres sur la pointe où il était arrivé par un chemin différent, il aurait pu tout de même prendre contact, se renseigner sur les raisons de leur présence et la tactique établie de concert. Incontestablement la communication interne dans la compagnie n'est toujours pas au point, et le rapport précité très inexact pour ne pas le laisser paraître.

fusées dévoilent. A la sortie du chemin de terre un canon de 20 se met en transe à son tour. La situation n'est plus tenable sous leurs tirs croisés, et la retraite s'avère ardue. La crosse du fusil explose dans la main d'Émile Le Corre le FTP. Corentin Hascoët est blessé au bras (36), André Gloaguen au talon, Marcel Florc'h, légèrement, au poignet.

Au plus fort de l'échange, les valeureux « Surcouf » ont demandé à Manu Prigent de descendre à leur niveau avec son F-M, mais il aurait servi de cible au navire qui se déplace latéralement et ouvre ainsi son angle. La preuve : un obus heurte l'arête du rocher et un éclat fausse une carabine au-dessous.

Découvert par la manœuvre, Jean Gourret a quitté dare-dare ses amis pour l'entrée d'un champ où il « crapaute » à vive allure, la hantise au ventre d'une balle qui ferait un fantastique feu d'artifice des explosifs contenus dans son sac à dos. Il prolonge la séance sur le sol inégal, et chute soudain dans une faille de caillasse, à une centaine de mètres en retrait. De cet abri du hasard il siffle à deux reprises les trois notes convenues en cas de séparation ; ne recueille aucun écho. Et se terre...

Après quarante minutes de pilonnage, le cotre abandonne la partie. L'embarquement général a échoué (37). Le silence retombe. Seuls des coups de feu isolés, comme des pétards mouillés...

Trois heures. Des camions allemands, vides, repassent aux Quatre-Vents ; retournent à Lézongar.

Trois heures trente. La pointe est déserte. Lors du décrochage, Jos Dilosquet, vingt ans, Jean Cloarec, vingt et un, Henri Le Bihan son ami (38), trois de Tréboul, et René Kersual, le « Kléber », étaient parmi

(36) Entré dans la Résistance le 25 mai 1943 dans le groupe « Le Berger » de la compagnie « Sous-marin Curie », il a été affecté, le 1<sup>er</sup> janvier 1944, au groupe « Sirocco » de « Kléber », et a participé, ainsi que son chef, Jos Monfort, à l'attaque de la prison Saint-Charles à Kerfeunteun, en février (voir tome 4). Recherché ensuite par la Gestapo, il s'est réfugié au Roz, la ferme de René Le Grand, au Juch, qui hébergeait les FTP traqués, dont le commandant Fernand (Pierre Cabellic de Tréboul).

(37) Jean et Mathieu Sergent ont vu avant plusieurs navettes de canots. (38) Deux cultivateurs du village de Lopérec, avant les Roches-Blanches sur la côte de Tréboul, entrés dans le groupe en mai. Ils ont chacun un fusil anglais. Jean a reçu le sien de Romain Tallec (qui avait deux armes, l'autre étant un *Mausers*) au moment du départ aux Sables-Blancs. Ils se trouvaient auparavant de veille au PC, à l'école de Beuzec.



Robert Vigouroux, qui va rejoindre Manu Prigent pour le reste de la nuit.

les derniers à fuir entre les grains de balles traçantes. Jos a utilisé bon nombre de cartouches au fusil anglais, avant de rompre. Il lui en reste quinze. Certains se sont retirés, pêle-mêle, au-delà de Lézugard, à huit cents mètres, la plupart au bourg, d'autres au diable (39)...

...Deux « Sirocco », un pêcheur, Robert Vigouroux (40), et « Tintin » Hascoët, le blessé du début, ont résisté cependant à l'averse, sous la rocaille, non loin de Manu qu'ils rejoignent dans l'acalmie. « Tintin » repart bientôt pour se faire soigner, si possible. Robert demeure « en attente et en observation », et les voisins du dessous ayant escaladé le bout de falaise, se retrouvent au niveau des Douarnenistes.

Quatre heures. On dresse les comptes : une soixantaine de grenades, quatre carabines américaines, un *Mausers*, une mitrailleuse, le fusil-mitrailleur donc pour les dix qu'ils sont désormais. Un ennemi se montre sur le versant opposé. Un Beuzécois l'abat. Le même, vingt minutes plus tard, vise d'une grenade deux autres qui avançaient vers eux. Plus personne ! Mais une mitrailleuse, d'en face les oblige à se rabattre derrière un petit mur. Ils ne réussissent pas à la repérer et elle s'en donne à cœur joie la salope ! De nouveau le silence...

Cinq heures. L'aube. Les armes n'étaient qu'endormies. Elles recrachent à pleines gueules. L'équipe recule d'une centaine de mètres, sous le couvert d'un gros talus, avec trente grenades en solde, et la carabine de Jean Le Coz est mise hors d'usage !

(39) ● « Il ne nous reste qu'une chance : le recul vers les fermes de l'intérieur. Je rejoins Beuzec avec trois hommes » (Rapport de Théodore, 29 août 1944).

● « Avec d'autres je suis revenu au bourg de Beuzec où nous avons pu boire du café et de la gnole pour nous remettre » (Henri Le Bihan, témoignage).

● « Le lieutenant Allaire avait donné l'ordre de se replier. Lui-même, avec sa section incomplète, s'est retiré dans une ferme à 5 kilomètres en arrière [Kersanquien] où il est resté de 3 h 50 à 9 h » (Jean Bourdon, son rapport au colonel Berthaud du 28 août 1944).

(40) Entré l'un des premiers aux FTP, le 1<sup>er</sup> mars 1942, avec son cousin Jos Monfort, il a participé aussi à l'attaque de Saint-Charles et au déraillement du train Quimper-Brest sous le tunnel de Pont-Quéau. A côté de lui sur le sentier côtier, protégé par un talus, restait aussi Albert Barbé, 20 ans, employé des Postes, qui se retrouvera seul et, à l'aube, parviendra à couper par les champs, sous des projecteurs, à remonter sur la route, indemne.



*Les premiers engagés du corps-franc « Surcouf » derrière Karreg Ar Gad.  
De gauche à droite : Pierre Lannou, Hervé Savina, Alain Cotonéa, Jos Le Dem,  
Jean Bourdon. Dans le cadre devant : Jean Le Coz, qui va être tué.*

Craignant une attaque au jour, Jean Bourdon part au-devant d'un renfort éventuel. Dans le sud du village de Lesven il avise une vingtaine de FFI et leur suggère de s'installer au nord. Le chef refuse (41).

Un kilomètre plus loin, quatre hommes allongent le pas : Bernard Bédéric, le Quimpérois, son lieutenant et deux agents de liaison. Il leur explique la conjoncture et propose de les conduire auprès de ses camarades.

Lorsque l'horizon s'éclaircit, l'offensive redoutée débute.

Toujours au fond de son gîte, Jean Gourret a resifflé l'air de reconnaissance et obtenu réponse, mais pas sur le même tempo. Il adresse une giclée de mitrailleuse au merle trompeur qui déambule sous un casque plus loin, sans provoquer sa réaction,

(41) « Le jour va se lever. Nous reprenons le chemin en passant par la ferme de Lézugard et longeons la ferme de Lesven par le côté nord. En file indienne nous descendons jusqu'aux haies. Une estafette remonte à plat ventre. Je prends contact avec elle. Elle appartient à un petit groupe de Pont-Croix qui se trouve à quelques mètres plus bas, sur la gauche... » (Rapport de Théodore). Il semble que ce soit le même épisode, vu différemment.

et attend, encore un peu, que le ciel jaunisse. Un toit maintenant s'y dessine. Le salut ! Le fugitif se précipite vers la maison. Dans la cuisine, des gens à table, un vieil homme affligé, « Tonton » Clet, des FFI... Il leur crie que les « Frisous » déboulent et de crainte qu'ils ne soient déjà devant la porte, saute par la fenêtre, à l'opposé. La lande crépite de plus en plus fort...

Quelqu'un le rattrape bientôt, Jérémie Guirriec (42). Pas le temps de dire plus. Ils cavalaient côte à côte, répliquent aux tirs des poursuivants, redémarrant. Une prairie. Au bout, le rapide FTP s'emmêle les chevilles sur un fil au travers du chemin et Jérémie lui tombe dessus ! Ils parviennent enfin à se dissimuler derrière un rideau de têtards, à graver le sentier sans autre anicroche.

Peu après le départ de Jean Bourdon, Joseph Gonidec a entrepris



*Jean Guichaoua. « Le Parisien », blessé à la jambe.*

(42) Ancien arpète de Rochefort, il habite au bas de la rue Ernest-Renan à Douarnenez.

une liaison de son bord. Ils ne sont plus que huit. Une nouvelle mitrail-  
leuse se manifeste, cette fois dans l'est, sur leur versant...

Cinq heures trente. On tire de plus près. Des camarades sans doute, qui se trompent de cible ! Pierre Lannou et Jean Le Coz s'élancent pour signaler le malentendu. Voilà qu'on les canarde avec plus de précision. Par bonheur ils réussissent à revenir avant que les deux lignes teutonnes ne se joignent sur eux.

Six heures. Les Allemands les contournent. Alain Cotonéa ordonne le repli : « *Vingt mètres entre chacun. Mode rampant* ». Des éclats pleuvent de partout. La progression est lente le long du talus qui s'abaisse par endroit à quarante centimètres du sol. Ils projettent une grenade, bondissent pour gagner dix, douze mètres dans la foulée, et reprennent l'attitude de reptiles. Manu traîne son fusil-mitrailleur par le canon. Ils passent un deuxième remblai, salués par des salves, la lueur rose de balles explosives. Ils crapahutent encore. En franchissant un nouvel obstacle, Jean Guichaoua, qui mène la queue leu leu, est touché au mollet. Le temps d'appliquer un morceau de chemise sur la plaie et ils repartent. Le « *Patrien* » s'accroche aux racines de fougère, progresse aussi vite que les copains, au prix d'une douleur aiguë.

Durant la courte halte, les « *Surcouf* » ont poursuivi l'exercice. Alain Cotonéa relate : « *Position critique. Sommes encerclés à cent mètres du village. Une dernière attaque à la grenade et nous fonçons* ». Mais, surprise, au lieu des « collègues » de Pont-Croix attendus il découvre un capitaine de Quimper que Jean Bourdon ramenait. Un bref dialogue s'engage :

— « Ça tient devant ? »

Il montre Jean Le Coz, Pierre Lannou, Jos Le Dem, Hervé Savina, ses braves :

— « Tout ce qui reste. Et nous avons les Boches au cul ! »

Il est sept heures. Bernard Bédéric va prendre la conduite des opérations.

Les trois Douarnenistes arrivent à leur tour, Jean Guichaoua souffrant beaucoup. Joseph Gonidec suit. Il a vécu de grandes émotions, les *Feldgrau* à ses basques dans son escapade solitaire. On entend se rapprocher les sifflets et les rugissements de fauves qui rythment leur course...

Mais les « *Patriotes* » ont atteint la route là-haut.

*Étienne Kervarec, juché sur un tas de paille à Lézugard au*

jour levant, avec Roger Blaise, Robert Le Goff, Yves Quéré (43), distingue des silhouettes sur Beg a C'hégor qu'il a dû abandonner au cours de la nuit. Il demande un volontaire dans le petit groupe voisin pour aller voir de quoi il en retourne et, si possible, reprendre le fusil-mitrailleur qu'un FTP avait laissé tomber par là, disait-on, lors de la fuite précipitée. Jos Dilosquet s'approche ventre à terre. Brusquement un soldat, énorme sous cet angle, émerge d'un fourré. Il se tapit, la tête dans une touffe de bruyères. Une rafale...

...Elle s'adressait aux quatre observateurs derrière. Ils avaient remarqué que les formes repérées portaient des brassards sur des tenues sombres, comme les FFI, et cru reconnaître parmi elles le « *Bouc* », Bernard Allaire, disparu de la circulation. Ils s'avançaient vers lui, à découvert.

Le Feldwebel debout arbore un brassard en effet, mais abusif : celui de la Croix-Rouge ! Il s'écrie :

— « Fenez ! Fenez ! »

Et tire derechef.

Robert Le Goff, vingt ans, reçoit la décharge dans le dos (44), à cinquante mètres de Jean Cloarec, couché depuis trois heures, mort pendant le sauve-qui-peut...

Le Mauser d'Étienne Kervarec lui éclate entre les doigts. La musette de grenades sur l'épaule, il réussit à se diluer dans un bosquet, à regagner la ferme. Il ne disposera plus que du 6-35 pour se défendre. Roger Blaise fuit sur la gauche ; Yves Quéré sur la droite. Tous les trois l'échappent belle.

(43) Roger Blaise, de Croas Talud, Douarnenez, travaillait à Tréboul chez Henri Kéritel le ferblantier, adjudant de la 4<sup>e</sup> compagnie. Lui est chef de section et a dirigé le maquis au petit bois derrière la chapelle de Kérinec à Poullian. Il est entré dans le mouvement en janvier 1944, à vingt-trois ans. Robert Le Goff habite sur la place Saint-Jean, qui porte aujourd'hui son nom, dans le vieux Tréboul où son père tient commerce d'épicerie. Yves Quéré, marin-pêcheur, Résistant affilié depuis juillet 1943, demeure 46, rue Croas Men à Tréboul.

(44) Théodore relate ainsi l'épisode : « 5 h 30. Un peu de calme règne. A ce moment le jeune Robert Le Goff me propose d'aller chercher le fusil-mitrailleur que l'équipe de FTP avait laissé après elle. Il est en possession de l'arme lorsqu'il voit un Allemand qui lui fait signe d'approcher. Le jeune homme, croyant que c'est le lieutenant Allaire, s'avance vers lui. Ce bandit le blesse d'une rafale de mitrailleuse et, par la suite, l'achève atrocement »...

• Notre récit est basé sur les témoignages d'Étienne Kervarec et de Joseph Dilosquet qui se recoupent, et ils étaient, eux, à ses côtés. Robert Le Goff sera frappé à coups de crosse jusqu'à ce que mort s'ensuive.



Robert Le Goff, de Tréboul-Goz...

... et Jean Cloarec de Lopérec-Tréboul,  
mort à quelques mètres.

De la place dévolue la nuit, au bord de la route de Beuzec à la Pointe du Van, quelques « Ben-Hur » se dégourdisent les jambes vers la première maison de Lesven, lorsque les fruits du grand pommier dégringolent. Le phénomène les amuse... jusqu'au moment où ils réalisent que les chutes sont le fait de fusils qui s'intéressent à eux...

Remontant avec une partie de ses « Danton », Yvon Friant les apostrophe :

— « Ne glandez plus ici. Ça va chauffer ! »

Ils lui emboîtent le pas et reviennent à leur base.

Vers sept heures, d'autres « Ben-Hur », un mousqueton de marine, cent cartouches et cinq grenades par personne, patrouillent dans la vallée sous la conduite de Pierre Le Floch, sous-lieutenant. Patron du canot maquereautier *Volage*, il avait dix mois et demi plus tôt, à douze milles de son port trébouliste, transféré sur le *La Pérouse* quelques voyageurs pour l'Angleterre, *auf Wiedersehen* ! et, à la mi-août, ramené de Sein des caisses de munitions allemandes abandonnées sur l'île. Il entraîne avec lui Yves Mével, Laurent Gonidec, Louis Quentric du Pont-Neuf, Jean Favennec, coiffeur sur le quai, et Henri Vergoote, un adjudant, trois sergents, un caporal.

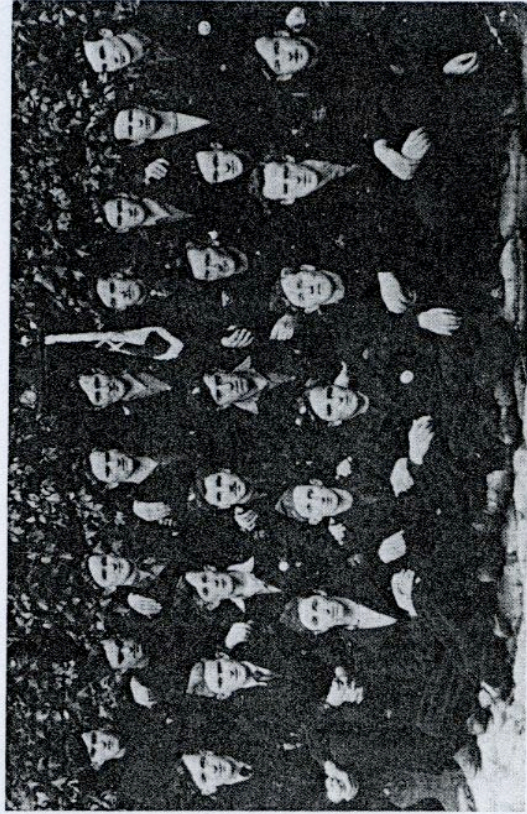
Tandis qu'au village, à l'abri d'une grange, ils observent le mouve-

ment, un FTP accourt, leur indique que « le Parisien », blessé, rampe devant les Boches, en mauvaise posture. Vite, on y va ! Pierre, Louis, Yves, Jean, les quatre premiers de l'escouade ont à peine traversé le chemin qu'une mitrailleuse balait les lieux. Laurent et Henri ne peuvent suivre, marquent un temps d'arrêt, une minute peut-être, mais déjà la tête de colonne a disparu dans le décor. Et le raffut recommence ! Les deux hommes se réfugient dare-dare, chacun derrière un tronc d'arbre près d'une masure. Des éclats de voix leur parviennent :

— « Anfallen ! »

Henri traduit :

— « C'est l'assaut ! »

Le groupe de « Ben-Hur » après Lesven, au 2<sup>e</sup> rang, le premier à gauche, assis, Henri Vergoote.

Ils vont subir un quart d'heure d'angoisse, des rafales criblant leur châtaignier, faisant, au moindre geste, de la poussière à leurs pieds. Le feu diminue enfin. Laurent réagit :

— « Par là, impossible ! Ils nous ont à l'œil. Faut se taper le grand tour ! »

Cent mètres plus loin passe un groupe de leur 5<sup>e</sup> compagnie. Ils se renseignent. Non, pas rencontré les quatre camarades ni de blessé. Le

chef, Louis Le Bot, et Jean Tanguy, toujours volontaire, décident de se joindre à eux, de leur prêter main-forte le cas échéant.

Surgissent Roger Blaise, mitrailleuse pendante, et Yves Quéré qui ont frôlé le pire devant Lézugard. Même question. Non, rien vu ! Par contre un blessé est pris en charge plus haut...

Roger ne tient pas en place. Il se rend à la ferme et en sort presque aussitôt, le diable à ses chausses, criant :

— « Gaffe ! Les Chleus ! »

Il s'éclipse

Reste cinq : Laurent, sur la droite, Henri au milieu du chemin, le fusil au coude, prêt à fonctionner, Jean sur leurs talons, Louis et Yves à trois pas. Voici qu'un grand barbu en bleu débouche à dix mètres, parlant fort, accompagné d'une douzaine de semblables, et tire. Laurent apostrophe la bande :

— « Vous êtes devenus fous ? »

Il pense aux « Kléber » dont l'habit est d'une teinte voisine.

— « Des Allemands ! » s'écrie Henri.

Outre leur langue il connaît les uniformes de la *Kriegsmarine* qu'il côtoyait à Brest... Ils finissent de les encercler. Yves s'engouffre dans une vieille crèche ; Louis se jette entre le tas de fumier et le talus couvert de branchages, au coin de la ferme.

Les autres ne peuvent éviter le face à face. Henri est touché au bras droit au moment où il recharge son arme. Laurent, le brave Laurent qui fut de tous les engagements jusqu'alors, tombe à côté de lui, et les Teutons l'achèvent à la baïonnette. Il venait d'avoir trente-quatre ans.

Jean a détalé sur la gauche. Une balle lui perfore la nuque. Il s'écroule et laisse là les rêves de ses vingt et un ans...

Désormais seul, Henri Vergoote revient vers la petite maison du bas, saute à pieds joints par-dessus la barrière de la cour. On hurle derrière lui. L'impression soudaine que sa jambe éclate. Une balle explosive s'est plantée dans la cuisse gauche. Il boule, il roule sans lâcher son fusil. Comme les chasseurs regarnissent leur *Mausers* à cinq coups, le lapin se relève, ne sent pas sa blessure se retourner, les aperçoit qui le visent, plonge dans un carré de landes. Les projectiles tailladent ses effets sans faire mouche, miracle ! Notre « Ben-Hur » se redresse avant la prochaine bordée, reprend sa course en zigzag. L'écart se creuse. L'en-



*Marin-pêcheur au port de Tréboul, l'adjudant Laurent Gonidec (à gauche), croix de guerre à titre posthume, avait épousé Anna, deux enfants, Laurent, sept ans, Marie-Thérèse de seize mois plus âgée... Et Jean Tanguy, plombier-ferblantier de la rue du Menhir, dans le quartier de Kérigay à Tréboul. Ils sont morts côte à côte.*

chevêtement de murs, de taillis, de tétards le soustrait à leur vue par séquences, provoque des hésitations dans la meute. Une quarantaine de mètres les séparent, et les Germains s'acharnent toujours... Sans doute le tiennent-ils pour un vil déserteur de la *Wehrmacht*. Il en porte la capote, souvenir de la *Todt*, avec un fanion belge sur la poitrine. Un nouveau talus, hop-là ! Cette fois deux balles l'entaillent au vol, l'une au mollet, l'autre au creux du genou droit et se loge sous la rotule, sans casser quoi que ce soit, second prodige ! Il trébuche, mais repart, l'énergie au paroxysme, sublimée, cœur de Flamand, fonce, s'oriente sur le clocher de Beuzec, se retourne encore, aperçoit des flammes sur Lesven... L'écart est maintenant de cent vingt, cent trente mètres et les balles lui sifflent de moins en moins fort aux oreilles ; elles cessent leur musique.

La chasse a duré dix minutes, une éternité... Le pantalon pincé aux chevilles retient le sang des plaies ouvertes et ses jambes s'alourdissent. L'air commence à manquer. Tout pèse. Il se débarrasse de sa capote, déchire le col de sa vareuse, camoufle le mousqueton, les grenades sous un amas de pierres, et poursuit son escalade vers l'église.

Dans une étable, à droite, on s'active autour des bêtes. Personne ne s'intéresse à lui, qui peine de plus en plus, boite, pénètre dans la cour d'une maisonnette où une femme et sa fille hurlent de frayer à son

apparition. Dépoitraillé, livide, hagard, il n'offre certes pas l'aspect d'un jeune homme de bon commerce. Il les rassure peu à peu, réussit à obtenir une serviette. La demoiselle, dix-sept, dix-huit ans, l'appose sur le haut du bras et la tourne, tourne selon la technique de fortune qu'il explique. Lui, de sa main valide, tient le bout, serré. Il se confie ainsi un garrot.

... Et il accède à la voie romaine, le salut, par un dernier raidillon gravi avec lenteur, culbute au fossé, à bout de souffle, à bout de mal, à bout d'éffroi rétrospectif.

Il a parcouru un kilomètre d'enfer.

Par chance supplémentaire Romain Tallec de la 4<sup>e</sup> compagnie tré-bouliste se trouve à point nommé et le hisse sur le siège d'une camionnette battant pavillon tricolore, le transporte à l'école publique du bourg où le grand chef « Ben-Hur », Noël Le Guillou, qui assure la permanence, prie le chauffeur de filer, direct, à l'hôpital de Douarnenez.

Dans la salle de radiographie, sœur Marie, l'infirmière, le reconforte d'un verre de rhum et, brusquement, il perd connaissance. On ne conclura pas qu'il y ait eu relation de cause à effet...

Dix heures. Le docteur Minet l'opère et va en faire un miraculé» (45).

*Ce 26 août, anniversaire de son mari, Belge libre en Grande-Bretagne, Mme Vergoote livre son pressentiment à l'amie d'Ostende qui meuble sa solitude :*

— « *Au matin j'ai entendu un bruit étrange dans la cheminée. Je suis sûre qu'il est arrivé malheur à mon Henri* »...

Pierre Le Floch, Yves Mével, Louis Quintric, Jean Favennec, que le hasard avait placés en tête du détachement avant que la mitrailleuse ne crachât, n'ont pu accomplir la mission de secours qu'ils s'étaient courageusement donnée. Au prix d'un détour périlleux sur la gauche, car les Allemands bientôt affluaient de partout, ils sont parvenus toutefois à rejoindre leur base.

(45) Trois semaines plus tard il sortira de l'hôpital et, au bout de six, disputera le « Prix de la Résistance », belle épreuve cycliste à Quimper. Il se mariera par la suite à Tréboul où il demeure toujours. Sa carrière, il l'a accomplie sur les bateaux de pêche, comme son frère et son père d'Ostende, mais cuisinier et infirmier (souvenir du docteur Dochi), notamment sur le langoustier *Iroise* en Mauritanie.

Le village de Lesven compte plusieurs foyers : celui de Jean-Marie Perrot et de Marguerite Le Bras, avec leur fille Marie-Catherine ; celui de Marguerite Ansqer, née Bourdon, avec ses fils Jean, dix-neuf ans, et Barthélémy (46), seize ans, qui travaillent neuf hectares. Les vingt et un complétant la propriété sont loués, ainsi que la grande bâtisse aux tuiles rouges, à Henri Hénaff, fils de « tonton Yann ». Plus bas, dans un vieux peniti habitent Anna Le Goff et Clet Gourmelen, natif de Plozévet. Elle élève une vache. Lui, « poilu » de la Grande Guerre, se déplace à l'aide de cannes. La maison Cogan est à deux cents mètres au-dessus.

*Vers dix heures et demie du soir, François Bourdon, de l'épicerie-buvette à Ti Névez non loin de là, venu prendre la bicyclette de Jean Ansqer lui avait annoncé :*

— « *Je vais chercher du monde. Les Boches rappliquent, et il risque d'y avoir de la casse. Vous auriez intérêt à vous écarter un peu. Ce ne sera pas long...* »

*Sur ce conseil, la mère, la grand-mère, les deux fils, l'une des filles Hénaff, Marguerite, Henri Cogan, le voisin de vingt ans, et Anna Le Goff se replièrent... deux parcelles plus haut. Mais rien ne se passant, les garçons avaient rejoint la route où des FFI tranquilles conversaient, quand tous, d'un seul réflexe, s'aplatirent sous les balles éclairantes qui fusaient de la mer.*

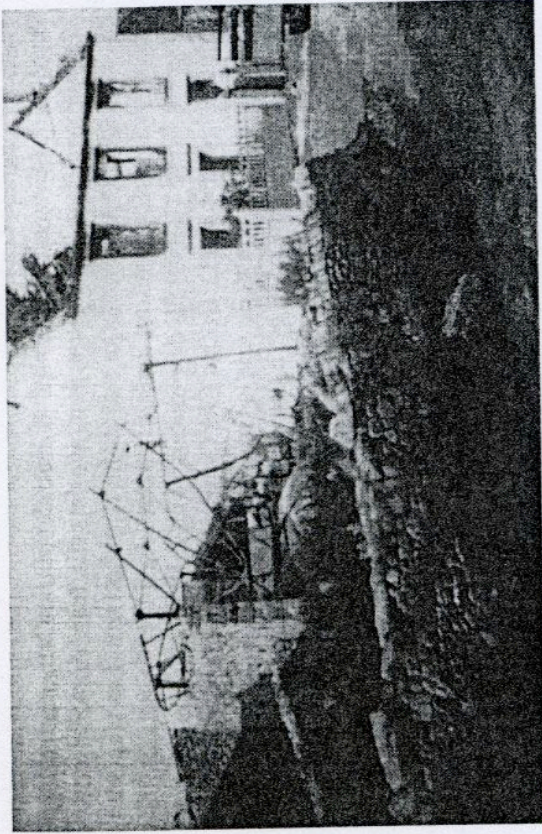
*Le calme retrouvé, Jean et Barthélémy, les deux frères, se sont rendus chez Clet Sergeant à Kermenguy, en retrait, où la naissance laborieuse d'un veau sous le hangar les a occupés. Au matin ils voient l'incendie.*

*Les Allemands s'étaient copieusement servis avant de brûler leur demeure (47). Hélas ! Clet Gourmelen, infirme, n'avait pu suivre Anna, sa femme sous les ormes plus loin. Les Uhlans, il ne les aime pas et ne l'envoie jamais dire depuis 1914 ! Comme ils accomplissaient devant lui leur basse besogne, il a dû les inter-*

(46) Du prénom de son père, mort très jeune.

(47) La « neuve », construite en 1936. L'ancienne, séparée par une simple porte, ne sera pas endommagée ! Le hangar, bâti en 1934, la paille, tout brûlera. Le beurre frais sorti de la baratte sera retrouvé à Kervigoudou.

• La maison de Henri Hénaff subira le même sort ; celle de la famille Cogan, plus haut, sera épargnée. Mais tous les hangars du village, le fourrage, seront la proie des flammes. Parmi le grain, on ramassera une grenade non éclatée.



Ce qui reste de la maison neuve et du hangar à Lesven...

**pellier du pas de sa porte. Le crâne ouvert à coups de crosse, il est mort derrière la maison voisine.**

Alors que le feu s'allume, des « Kriegsmarins » s'introduisent chez Paul Griffon à Lézugard et réclament de quoi assouvir leur soif et leur fringale. Ils s'abreuvent au récipient rempli à l'écrémuseuse et dévorent le pain noir que la patronne a ramené la veille de la boulangerie où elle avait fait cuire sa pâte. Précautionneux, ils emportent le surplus.

...Heureusement, car un deuxième groupe tout aussi affamé, n'ayant découvert qu'un bout de lard dans la cuisine de Pierre Kérourédan, a cru qu'on lui refusait la nourriture et, pour ce motif, adossé le père, la mère, les filles Jeannette, Marguerite, le fils François, au mur de la cour (48). La venue des Kamraden, le pain qu'ils apportent, pondèrent leur furie. Mais à la ferme de Clet Perhérim ils démolissent tout et balancent une grenade au départ.

(48) Marcel, l'autre fils, participe au combat dans le vallon proche. La fille aînée, Anna, n'est plus à la maison. Jean, l'aîné des garçons, est prisonnier en Allemagne.

*La maison était vide. Une demi-heure plus tôt un FFI avait demandé une serviette pour éponger sa blessure, et prévenu que les Allemands donnaient l'assaut ; qu'il valait mieux fuir, puis qu'on le pouvait encore... Clet avait sorti du lit Jeannette, sa fille de sept ans, Jean, de trois années plus jeune, et, avec son épouse, son beau-père Guillaume Normant, s'était éloigné au plus vite, vers Kerven (49).*

Les Allemands occupent maintenant Lesven et y ont installé un mortier. « Max » et ses « Marceau » tentent une attaque sur le flanc. Marcel Florc'h a repris en main sa section « Bara » et la dirige d'autorité au sud-ouest de la plage, sur la route d'Audierne à Beuzec par laquelle l'adversaire pourrait recevoir des renforts.

Ce sont des FFI qui rapploquent.

Sept heures. Pierre Lardic confie l'antenne des Quatre-Vents aux « Catroux » de Goulien, passe par Kerséon et, en compagnie de Marcel Phuez, le clerc de notaire, de Jean Le Corre, de Jean Perhirin, de Pierre Velly, de Georges Zéphoris, se laisse « guider par le bruit de la fusillade. Neuf heures. Contact avec Henri Moullec, le commandant de Surcouf » (50). Neuf heures trente. Il accompagne celui-ci.

Devant l'école de Mahalon et la salle de danse où ils couchent sur le sol garni de paille, les maquisards qui possèdent mitraillette ou carabine embarquent de bon matin dans le camion de bières et limonades Savina-Pensel. Edmond Lardic, fils de Pierre et élève-maître à l'École normale de Quimper, voit s'en aller trois équipiers, Joseph Colin, dix-sept ans, Raymond Stéphan, quartier-maître de la « Royale », « le pigeon », Louis (Loulou) Marzin, seize ans et demi, disciple des Jésuites au collège de Vannes. On les lâche au lieu-dit Toull Broenn, le jonc, à deux kilomètres de Pont-Croix, avec pour seule directive : « Cela se passe du côté de Beuzec »... Un peu vague tout de même !

Georges Wolf, patron d'« Indépendance » de Plouthinec, les entraîne incontinent au pas cadencé, une-deux, par les champs et les bois. Au dos de la mairie, des Tréboulistes qui se restaurent leur signalent que l'his-

(49) Les enfants passeront le reste du jour et la nuit suivante là, dans la famille Priol. Le lendemain ils seront hébergés à l'école du bourg par les religieuses. La maison dans la descente, où habite Mme Jean Le Gall, veuve, avec sa fille Hélène, n'a pas été visitée.

(50) Son rapport.



toire se déroule à Lesven. En avant-marche encore ! Ils atteignent l'en-droit à neuf heures, prennent le raccourci qu'Alain Cotonéa désigne. Des coups de feu sur la gauche et c'est l'éparpillement. Jos Colin, Loulou Marzin courent vers une ferme plus haut, à droite, Lézugard. Dans un creux des « Surcouf » les rassurent et un arbre tout près excite leur appétit. A peine y grimpent-ils que les pommes en tombent, cueillies sous leur nez par les projectiles allemands. Ils ont mérité la verte réprimande que leur inflige Henri Moullec, le responsable de Pont-Croix, pour cette imprudence de gamins, dont ils ont l'âge il est vrai. Tous deux, penauds, redescendent à la recherche des leurs. Ils croisent de nouveau des Tréboulistes (51) et demeurent avec eux, contre un petit mur. Loulou, qui se lève trop souvent, prend une balle dans le gras de l'épaule, juste une écorchure que son ami éponge à l'aide d'un mouchoir...

*Le camion de limonade est assailli au retour à Mahalon. Tous veulent monter ensemble. Un désordre s'ensuit et il convient d'opérer une nouvelle sélection. Le port d'un pistolet ou d'un fusil de chasse constitue le deuxième critère. Edmond Lardic en agite un, à deux coups, que Jos Colin lui a remis avant son départ. Il est enfin du voyage, auprès de Jacques Quillivic, de Poulgoazec, quartier-maître radio, son chef du groupe « liaison », et de Hubert Cajean. Avant Toull Broenn, leur patrouille de cinq coupe par les pinèdes. Des Douarnenistes s'abritent à l'aplomb d'un talus. Des FFI de Goulien reviennent du théâtre des opérations. « Ça va ! » Les arrivants entament le sentier de la côte, mais un cultivateur leur fait signe.*

— « N'avancez plus, malheureux ! C'est pourri de Boches ! »

*Ils remontent près d'une ferme, se désaltèrent au puits et se blottissent à l'abri de pierres sèches que prolonge un remblai. Raymond Stéphan s'y tenait déjà et, à six, ils conjuguent leurs efforts pour adresser des balles, avec parcimonie aux gars de la Kriegsmarine...*

**Dix heures à Kervigoudou.** Jean et Yvon Sergent, les deux frères, s'en vont porter du foin aux vaches. Passent des Allemands qui les pressent de les suivre :

— « Schnell ! »

(51) Menés par Jacques Le Goff, maître-fusilier, de la rue Pasteur à Tréboul, trente-six ans, chef de section à la 4<sup>e</sup> compagnie, il a rejoint la Résistance en janvier 1944 et tout de suite imposé ses connaissances de l'art militaire, et son autorité.

Et les flanquent dans une cuvette de verdure derrière « la maison du four », sous la menace des fusils, obligés, « *Achtung !* », de se coucher à plat ventre. Cela canarde de Kervoal, de Kerguennec. Ils sont aux premières loges...

A la vue du fourrage dans la cour, Mathieu, l'autre frère, prévient papa Corentin. Deux soldats munis d'un bandeau de la Croix-Rouge leur plaque une baïonnette sur la poitrine. Le garçon, dix-neuf ans, ne s'affole pas :

— « *Nicht Korrekt !* Vous terroristes ! »

Il indique le brassard et le fusil en flagrante violation des « lois » de la guerre. Le père doit s'interposer pour qu'on ne l'enlève pas *manu militari*.

**Dix heures à Lézongard.** L'avant-garde allemande salue d'un mitraillage en règle le haut du bois. Ne s'attendant pas à un réflexe aussi vif des forces désormais associées de « Surcouf », de « Ben-Hur », de « Marceau », d'« Indépendance » et, au centre, du groupe « Bir-Hakeim » de Kerséon, elle se retranche sur la côte où l'on ne peut la poursuivre, sans gros risques sur un terrain nu.

**Dix heures trente.** De Kervigoudou un violent tir d'artillerie se déclenche. Les obus heurtent la cime des pins. Leurs éclats criblent le sol. Le fossé et le muret de pierres, par-dessus lequel les FFI ripostaient, ne suffisent plus à leur protection.

Pierre Velly, qui s'est éloigné, une seule grenade dans la musette, s'affaïsse. Jean-Yvon Griffon et Clet Perhérin de Lézongard tranchent deux tiges de saule pour le porter hors de la zone dangereuse. Il meurt, et il y a des blessés : Roger Kersual, dans le dos, Jean Perhérin, Georges Zéphoris, la main ouverte.

Jean Le Corre, également atteint, à la tempe, se retire dans la demeure où Anna Griffon l'aide à nettoyer sa plaie (52). D'un torchon il se confectionne un bandage, et reprend sa place... Ses trois amis se replient

(52) Dans l'après-midi, l'abbé Blons, vicaire à Beuzec et ancien de la « 14-18 », viendra prendre les enfants de la maison, Anna, 17 ans, Jeanne, 15, Yvonne, 10, Jacques, 9, pour les conduire à l'école des Sœurs au bourg. Ils ont assisté à tout jusqu'alors. Des balles ont traversé leur toit, rebondi sur le plancher de la chambre. Des Résistants dans leur retraite la nuit se sont arrêtés chez eux pour une pause casse-croûte. Ensuite les Allemands que nous venons de voir. D'autres Résistants, de Quimper ceux-là, ont failli les croiser à la sortie, cinq minutes après : ils cherchaient le chemin de Lesven...

tant bien que mal. Georges, serrant sa carabine américaine, est mené à motocyclette au poste de secours où Jeannette Gloaguen, l'infirmière au courage sans borne, le gratifie d'une piqûre antitétanique. Sa petite troupe réduite de la sorte, le lieutenant Pierre Lardic se met à la disposition d'Alain Cotonéa (53).

Onze heures. Les Allemands cèdent Lesven et se concentrent sur le littoral. Ils laissent toutefois des tireurs derrière eux.

Nous avions vu Yves Quéré, vingt-et-un ans, s'introduire dans la crèche au toit de roseaux que les soldats du Reich ont aussi arrosée de grenades incendiaires...

Il a résisté là pendant quatre heures dans la fumée, repoussant la paille incandescente au fur et à mesure, aspirant de l'air frais, la tête dans l'auge, les lèvres collées au trou de vidange...

Sur les cent cartouches de la besace, il reste douze lorsque, de son recoin, un cochon grillé près lui, il entend des voix franco-bretonnes. Rassuré, il sort de la porcherie pour retrouver avec le plaisir qu'on imagine trois Tréboulistes de son espèce, « Pierrot » Lastennet, un « Kléber », Louis Doaré, et Jos Dilosquet de sa compagnie. Il se débarbouille le visage noirci à l'eau du puits avant de les aider à remonter le corps de Laurent Gonidec sur une échelle, à défaut de brancard.

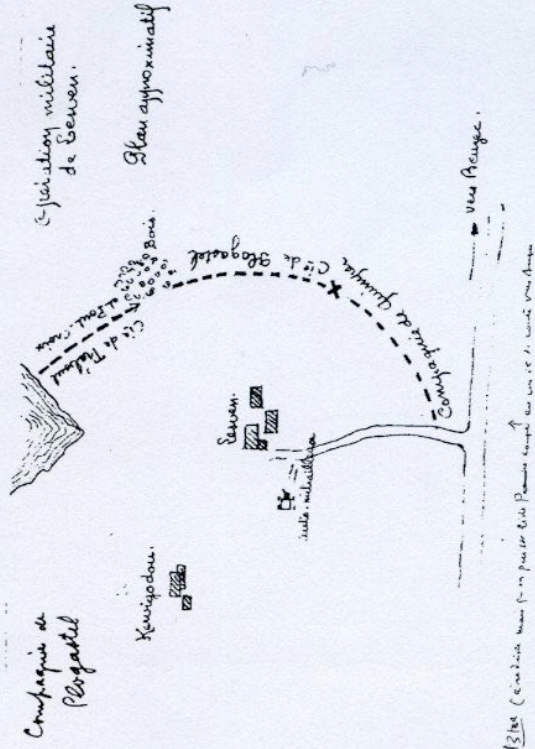
Midi. A la tête d'une patrouille, Jean Le Coz longe un talus pour s'engager, deux cents mètres plus loin, sur le sentier qui mène à l'intérieur des terres. Natif de Kerven, il a travaillé à Kervigoudou, à Lesven même. Il connaît bien l'endroit. Mais un guerrier d'expérience, par la fente aménagée en face dans les ronces le voit venir. Il se lève et, à bout portant, l'abat.

Brave Jean. Il s'était battu toute la nuit, sans faiblir.

Dix heures et demie. Aristide Québriac, l'administrateur de Douarnenez a téléphoné à Plogastel-Saint-Germain, pressé la compagnie de se rendre à Beuzec où « un engagement avait lieu entre FFI et forces allemandes » ; de demander là-bas le capitaine Bédéric. La section de Plonéour-Lanvern est prévenue. A

(53) Son rapport. Il terminera la bataille à ses côtés.

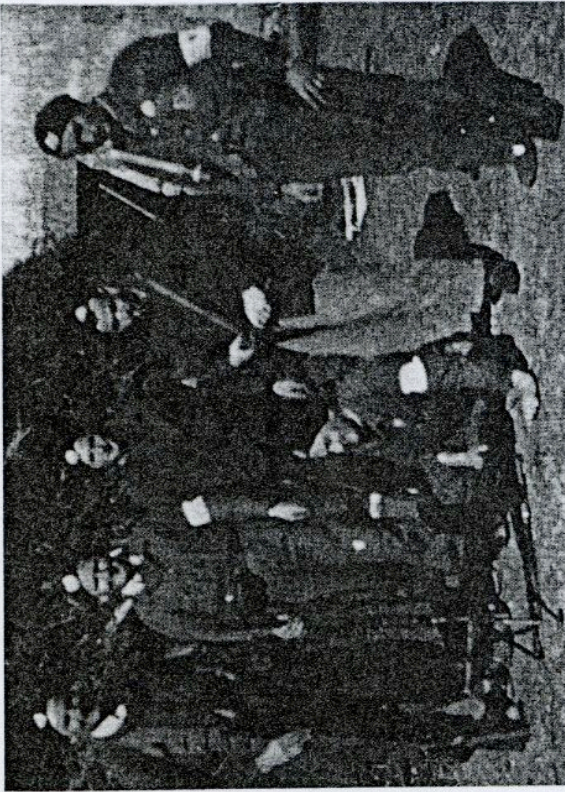
Plouzévet le lieutenant Donnat, avec cinq hommes et un fusil-mitrailleur attendait. Onze heures trente. Parvenus à destination les Bigoudens envoient une estafette au PC, mais le contact n'est établi qu'à treize heures. Le capitaine les charge de barrer le chemin au cas où l'ennemi tenterait une manœuvre de diversion. Quinze heures. Ils s'installent entre le village de Lesven et Lézugard. Sur leur aile droite, Tréboul et Pont-Croix ; sur la gauche, Quimper. « L'action commence à quinze heures vingt » (54).



Comment la compagnie de Plogastel a vu les positions à 15 heures.

Trente minutes plus tôt, Bernard Bédéric a transmis un message au PC départemental : « En ce moment secteur calme. Les groupes, un à un, prennent contact. Nous sommes en nombre suffisant, mais les armes lourdes manquent. Attendons toujours le renfort du capitaine Dampierre. S'il ne vient pas, je vais faire une dernière tentative pour déborder les Allemands par la droite. Au cas où elle réussirait (la précédente a échoué), je ferais le même mouvement sur la gauche. En cas d'insuccès, j'attendrais ».

(54) Rapport de Léon Goragner, officier adjoint, le 29 août 1944. Il ajoute : « Nos positions sont soumises à un feu continu de mitrailleuses et d'un canon de 20<sup>m</sup>/m. Les hommes, pour la plupart, reçoivent leur baptême du feu, et se comportent d'une façon admirable dans leur progression de champs en champs pour serrer l'état qui se referme sur l'ennemi ». Ils sont dirigés par le lieutenant Denis Péraldi.



Un groupe de « Surcouf » à la ferme de Kerguian, près de la côte, derrière.  
En juin - juillet il y avait établi son maquis.

Et tout ce remue-ménage sans qu'Audierne sache exactement ce qui se passe aux alentours. La veille, ont défilé sur le quai « des marins rescapés, au nombre d'une soixantaine, armés qui d'une grenade, d'un revolver ou d'un fusil, commandés par un sous-officier. Ils ont quitté les casemates de Beg ar Rogn et vont à Lézongar.

«...En fin de journée on apprend que les Allemands ont réquisitionné des charrettes à Esquibien pour un transport de nuit. La garnison, trop enflée par les arrivées successives, veut se doubler, évacuer la moitié de son effectif vers la presqu'île de Crozon.

« 26 août. On a peu de renseignements. Des coups de feu, venant de la direction de Beuzec, indiquent qu'un engagement assez important est amorcé... » (55).

Plus près des lieux encore, Daniel Scoarnec et un compagnon infirmier de l'école « Saint-Jo » l'ignorent. Le docteur

(55) Notes publiées dans le « Bulletin paroissial d'Audierne », n° 6, d'octobre 1954.

Grivel leur a dit vendredi soir, après le brusque départ de ses patients, qu'à son avis « un grand coup se préparait et qu'il faudrait des vivres... ».

Au cours du ramassage ils ont perçu un vague écho près des Quatre-Vents et n'y ont pas attaché d'importance. Ils n'entendent parler de rien au retour par Toull Broenn, la carriole pleine et traînant deux moutons sur pattes...

## LE RENFORT

Dans le matin, le lieutenant-colonel Berthaud, chef départemental des FFI, avait avisé l'état-major du colonel Eon, chef régional, au château de Ker Riou à Gouézec. « Dix heures. Le colonel donne ordre à Dampierre de prendre toutes dispositions utiles pour attaquer un groupe isolé » (56).

Affecté le 14 juillet 1944 au commandement de l'Unité de Choc Bretagne, le capitaine parachutiste Toubas, dit « Dampierre », vétéran des Forces Françaises Combattantes, qui se distinguait dans un réseau à Paris, était largué le 2 août dans le ciel morbihannais avec le sous-lieutenant Leroy, son adjoint, spécialiste des transmissions (57). Accueillis par des tirs de DCA, ils durent enterrer une partie du matériel, dont les postes émetteurs, avant de rencontrer à Guern le chef de liaison pour le département. Celui-ci, Le Dorze, leur délégua des maquisards des environs qui, avec eux, rejoindront le colonel Albert Eon parachuté, ainsi que son État-Major de la mission « Aloës », près

(56) « Journal de marche et opérations de la C<sup>ie</sup> de Choc Bretagne ». Le lieutenant-colonel Plouhinec, son adjoint depuis quelques jours, a insisté pour qu'on fasse diligence.

(57) « La décision à l'origine de la compagnie fut le plan « Bigot » établi le 4 juillet par le Special Force Head (SFHQ), organisme dépendant directement du général Eishenhower. Il prévoyait la constitution, avec le colonel d'artillerie breveté Eon (pseudonyme : « Eono ») d'un commandement des Unités des FFI pour les cinq départements bretons au moment de l'offensive décisive partant de la tête de pont normande en direction de Paris.

Afin d'assurer la sécurité de fonctionnement de cet État-Major dans une zone puissamment occupée par les Forces ennemies, un groupe de deux officiers devait être parachuté au premier échelon, pour recruter et organiser sur place, avec les ressources des maquis locaux, une section de trente hommes destinée à la protection immédiate du PC et servant de garde personnelle au colonel qui décida de donner à cette unité le nom d'Unité de Choc Bretagne » (Journal de marche, op. cit.).

de Kérien, à quinze kilomètres au sud de Guingamp, dans la nuit du 4 au 5 août (58).

Plus tard, vers onze heures, Berthaud, appelait le capitaine Pierre Le Gars : « Pont-Croix est menacé par les Allemands. Ils harcèlent ses maquisards et ceux de Douarnenez qui ont du mal à les contenir. L'ennemi est supérieur en nombre, en armes, et déterminé à sauver ses dernières chances de rejoindre la Presqu'île. Allez-y. Vous vous mettez au service du capitaine Dampierre ».

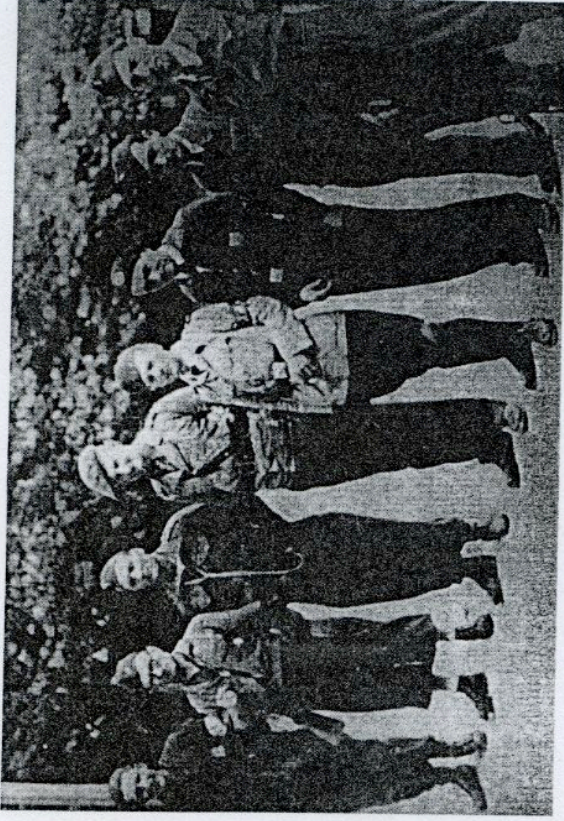
Le groupement de Bric-de-l'Odet, formé de deux compagnies, compte trois cents hommes. Il en a perdu douze à la libération de Quimper (59). Après les préliminaires quinze nuits d'escarmouches dans la campagne de Ploëven, en Presqu'île de Crozon, il vient d'établir son pied-à-terre au lycée La Tour d'Auvergne, en plein chef-lieu du départe-

(58) Tome I, p. 285. Le colonel n'ayant au moment de son parachutage aucun rapport avec Dampierre et se trouvant sans éléments de sécurité, le lieutenant-colonel Yves Le Hégarat, dit « Marceau », commandant les FFI des Côtes-du-Nord, mettait à sa disposition une de ses unités, la section « Kellermann » du bataillon FTP de Roland. Elle assurera provisoirement la protection dévolue à l'Unité de Choc Bretagne, en attendant que cette dernière rejoigne...

• A la venue du colonel, chef de la Mission Aloëts, et de son état-major, un combat s'était engagé contre deux cent cinquante parachutistes de la 2<sup>ème</sup> Division allemande. Le lieutenant Martin, un des officiers, fut blessé. L'expérience montrait que l'ennemi, agressif, disposait d'un effectif nombreux. Face à lui le chiffre de trente hommes fixé au départ pour le SFHQ pour la garde personnelle serait insuffisant. Va pour une compagnie ! Elle fut créée sur la base moitié-moitié d'officiers parachutistes FFC, prélevés sur l'état-major du colonel, et de sous-officiers de la Résistance locale ; pour l'encadrement et le personnel, d'une sélection des éléments de maquis sur les trois départements, Finistère, Côtes-du-Nord, Morbihan, chacun fournissant une section. Comme habillement : tenue civile avec brassard FFI à croix de Lorraine, casque et bottes allemandes de prise.

Le PC se transporta à Mûr-de-Bretagne, avec le noyau FFI arrivé de Kérien et le 18 août le colonel Eon s'installa au château de Ker Riou en Gouézec. Pour la première fois tous les éléments de la compagnie, venus de Guern, de Saint-Brieuc, de Plésidy, de Locarn, de Mûr-de-Bretagne, de Châteaulin et de la région, étaient rassemblés...

(59) Un à minuit du 3-4 août, Henri Lennez, au cours d'un bref engagement sur la route de Brest. Quatre à Gourvili lors d'une reconnaissance le 5 : Corentin Guyader, chef de groupe, vingt-huit ans, François Le Goff, vingt-quatre, Yves Le Scao, vingt-trois, et un blessé qui mourra le surlendemain, Michel Capitaine, vingt ans. En représailles les Allemands ont incendié le café proche, abattu les gens de la maison qui tentaient d'échapper aux flammes : Jean-Louis Le Jeune, soixante-sept ans, son épouse Anna Cuzon, soixante-quatre ans, leur belle-fille Marie-Renée Le Quillec, trente-trois ans, qui attendait un enfant, leur fille Marianne, trente-deux ans, épouse Le Touleec. Trois en patrouille, place de Brest, le 8 : Jean Kernaléguen, le lieutenant, secrétaire de mairie à Edern, trente-trois ans, Corentin Guéguen et Ernest Deletrre. Quatre le 8 également, à Tréquéfellec, un kilomètre de la ville, dans l'après-midi : François Jacq, Théophile Pichot, Corentin Quiniou, Pierre Taridec, et trois blessés : Besnault, Hervé Bihan et Jean-Louis Lareyennat.



Autour du capitaine Pierre Le Gars (le plus grand au centre) l'état-major des deux compagnies de Bric. Devant l'affluence il a fallu en effet dédoubler la compagnie d'origine. La première est commandée par Jean Pérès, la deuxième par Le Bris de la « Coloniale ». Elles comprennent le lieutenant Moré et le sous-lieutenant Pierre Robin (2<sup>e</sup> à droite), le lieutenant Morvan, intendance et secrétariat, Henri Macé, chef de section. Elles comptent aussi dans leurs rangs l'abbé Floch, le vicaire. Ils sont plus de 120 à Lesven... (Photo prise au lycée de Quimper).

ment pour en assurer la sécurité du secteur est. Auparavant ses FFI doivent passer quelques jours chez eux, comme promis. Plusieurs y sont déjà...

Changement de programme, le chef doit supprimer les permissions de ceux qui se trouvent encore sur place, merde ! refaire les unités en raison des absences, redistribuer le matériel. La S.A.T.O.S., la Société de Transports, a reçu l'avis d'appréter cinq cars. Le commandant Marie s'occupera du repas dans le Cap Sizun. On ne peut en effet manger sur place : l'intendance a éteint ses fourneaux.

L'accueil est cordial, le menu copieux en l'Hôtel des Voyageurs de Pont-Croix. Il n'y a pas de place pour tout le monde cependant. Dans l'allée bordée d'arbres derrière, où les véhicules stationnent, des hommes de troupe restent sur leur faim. L'un d'eux a reçu une tomate d'une dame compatissante. Mais ventre affamé peut avoir aussi des oreilles. La nouvelle se propage bientôt : un marchand du pays « offre » le « pinard » à vingt francs le litre. On court à sa cave pour se rincer un peu la glotte, en

attendant. La concurrence fait alors savoir qu'elle « donne » le sien à quinze francs. Nouvel envol... Le commerce ne perd jamais sa raison d'être.

Treize heures. Dampierre entre à son tour en rapport avec le commandant Marie qui a de chères habitudes dans la maison et explique que le problème est grave certes... non à Pont-Croix mais à Beuzec où les Boches s'incrustent et disposent de sept canons antichars à tirs rapides, de huit mitrailleuses lourdes, beaucoup de légères, des fusils-mitrailleurs en quantité.

Avec ses quatre-vingts hommes, Dampierre apporte le feu de cinq F-M et d'un autocanon italien conquis de haute lutte du côté de Guingamp. Les deux capitaines mandatés se rendent sur le tas pour établir une stratégie commune.

Arrivent les deux premiers cars. Trois autres suivent, ainsi que les camions venus de Gouézec. Il est quinze heures. Pierre Le Gars grimpe sur la butte au bord de la voie romaine (60) et se fait exposer la situation. Les unités de Pont-Croix, de Plouhinec, d'Audierne, de Douarnenez, de Tréboul, de Ploaré, de Plogastel-Saint-Germain, de Plozévet, de Quimper, le corps-franc de la Marine (61) contiennent l'ennemi. Bien. Mais il met tout de suite l'index sur le défaut de la cuirasse :

— « Bon Dieu ! C'est imprenable par ici ! Ils nous dominent. C'est par l'ouest qu'on les contournera ! »

Il essaime son effectif en conséquence sur la route, file vers Kergonou se trompe de chemin, pousse jusqu'au « méchett », l'impasse barrée par une butte pierreuse... Il doit revenir sur ses pas et « Père Herri », Henri Cudennec, le patron de la ferme, lui indique la bonne voie charretière.

*Quittant Jacques Quillivic et Raymond Stéphan, ses camarades, Edmond Lardic a piloté quelques nouveaux venus, le*

(60) A la hauteur du monument actuel.

(61) Hervé Friant, officier des équipages de 2<sup>e</sup> classe pilote, originaire du Juch. Chef de Service Local des Œuvres de la Marine (SLOM) à Quimper de février 1943 au 3 août 1944, avec ses adjoints Kernaleguen et Le Brun, il avait évité les camps de travail en Allemagne à des marins démobilisés (voir chapitre « le directeur du Likés »). Il a créé le 16 août un détachement de marine FFI à Bénodet, et constitué là-dessus un corps-franc de trente-cinq hommes sous les ordres du premier maître Joseph Scouarnec, ancien du maquis de Saint-Marcel en Morbihan, qui va être blessé tout à l'heure.

*temps qu'ils disposent leur matériel, et s'acquittent d'une deuxième liaison. Sur la route, Jeannette, l'infirmière d'Audierne, soutient un blessé au ventre ouvert. Fortement impressionné, il regagne son point de départ.*

*A dix pas de lui, Jean Thomas, d'Ergué-Armel, membre de la compagnie quimpéroise, chavire sur une balle en plein front, en regardant pardessus le mur (62).*

Le blindé à canon et deux mitrailleuses se pointe avec sa Garde qui s'égène le long du chemin de Kervoal. Jean Bourdon, lieutenant de « Surcouf », se hisse sur l'engin aux côtés de Dampierre, le guide vers Kerganouy...

Seize heures vingt-cinq. Le capitaine parachutiste a posté les FFI en deuxième ligne et développe le front en arc de cercle.

En dévalant à travers bois, face à Kériffen, des Briécois ont lancé à l'adresse des cultivateurs :



(Institut géographique National)

(62) « Avec le soldat Thomas, de Quimper, je fais une reconnaissance dans Lesven que je croyais abandonné. De retour, nous prenons nos dispositions pour occuper le village avec la section de Pont-Croix renforcée par la section de Plouhinec (Wolf) » (Rapport du lieutenant Jean Bourdon, de Beuzec, au colonel Berthaud). Cela s'était passé le matin, vers dix heures.

— « Si on ne réussit pas, ils se ramèneront. Prenez ce que vous pouvez et partez ! »

Les deux garçons, Clet, Jean-Guillaume, et leur sœur Yvonne, onze ans, prennent deux chevaux et partent chez un oncle à Goulien. Dans la boulangerie du bourg on s'émeut ; on leur demande des nouvelles... Ils ne répondent pas, la gorge trop serrée ; ne peuvent dire par exemple que, sur les conseils de monsieur Larmignat, ils ont dormi la nuit dernière dans un fossé...

...A la ferme voisine de Kerguennec c'est aussi l'effervescence. Dès les premières détonations Jos et Jean, les fils d'une vingtaine d'années, s'étaient enfuis. Les parents n'avaient pu les retenir... Mais ils sont revenus après s'être glissés parmi les paysans d'Esquibien auprès de leurs charrettes.

Au jour, des balles pleuvant sur la pâture, Monique et son grand-père ont rentré les vaches à l'étable. Comme la bataille gronde, de plus en plus furieuse, la famille suit également le conseil d'échapper à l'enfer. Elle commence par réunir des habits dans une malle, de l'argent dans une petite caisse, et enterre le tout, avec un peu de vaisselle. Les deux frères vont se cacher à « Toull ar marc'h du », le trou du cheval noir, une grotte sur la mer, dans la falaise de Kermabuan à deux kilomètres. Marguerite et sa sœur de neuf ans, quinze de moins qu'elle, trouvent hospitalité à la maisonnette de « Tinti Chan' Lopez », Mme Quideau, la couturière au village de Meil Kastell où les informations filèrent de temps en temps. On dit que les Américains arrivent à Quimper, on dit qu'un tank est à Lesven...

L'autocanon avance toujours et, au commandement décoche ses obus. Plusieurs font mouche ; certains s'égarant dans l'est, sur les FFI... Et les mitrailleuses s'en mêlent. Arrosé, le sous-lieutenant Allaire brandit un pavillon tricolore. Les Allemands le remarquent et le visent de plus belle. Dix-



Le Trébouliste  
Étienne Kervarec a fait partie  
du réseau « Turquoise ».

sept heures trente. Le sergent Louis Doaré, pêcheur de Tréboul, se redresse. Il effectue aussitôt un demi-tour sur lui-même et retombe à plat ventre. La plaie sur sa fesse gauche est comme une grande fleur éclose. A ses côtés, Étienne Kervarec agit ce qu'il a sous la main, un chiffon blanc. Sous le feu roulant, il le hisse sur son dos, Roger Blaise lui tient les jambes, et tous deux l'évacuent à la ferme brûlée. Une camionnette le conduira au poste de secours (63).

Seize heures trente à Kervigoudou. Jean et Yvon Sergent demeurent prisonniers, ne savent pourquoi, dans le trou d'herbe. Leur mère vient une nouvelle fois supplier qu'on les relâche. La prière est enfin exaucée et un jeune, tout jeune soldat, dix-huit ans peut-être, les accompagne à la maison. Dans la cour de Jean-Olivier Mens ils aperçoivent au passage deux chevaux sur le flanc, les pattes raidées.

Le convoyeur a posé son fusil sur la table de la cuisine. Soulagé, il soupire :

— « Allemagne Kaput ! »

Et reste là.

Dix-sept heures. Dampierre ordonne l'assaut. Son Unité s'échonne en tirailleurs. La compagnie de Bric se déploie aussi. Deux hommes s'affalent, Yves Quinquis, de Kerfeunteun, et Germain Piriou, de Cast. Ils ne se relèveront plus.

Par la vallée de Lesven, les assaillants montent vers le réduit. En cours de route, Hubert Cajean, de Plouhinec, reconnaît un Allemand qui lui avait cherché noise naguère. Il saisit son fusil et lui assène un coup de crosse... Hélas ! la détente est sensible et sous le choc la balle l'atteint au ventre.

Des taches blanches s'agitent ici et là maintenant. Des Teutons capitulent. Aux premiers signes, Jacques Quillivic et Edmond Lardic

(63) Il sera transporté dans la soirée à l'hôpital de Douarnenez, et subira une intervention chirurgicale. Il vient d'avoir trente-trois ans.

• Plusieurs camionnettes assurent le ramassage des blessés et des morts sur le site. Le directeur de l'école d'apprentissage maritime de la rue du Môle à Douarnenez, par exemple, amène ses élèves et un véhicule.

dévalent le chemin boisé, enjambent des cadavres, ou des soldats qui simulent le décès, casque sur le visage. Ils n'ont pas le temps de vérifier, se contentent de ramasser fusils, chargeurs, ceinturons, baïonnettes... parviennent, les bras remplis, au croisement des voies charretières et de la plage, quand apparaît un canon, trois servants autour. Jacques actionne sa carabine; Edmond aussi. Les *Feldgrau* craignent sans doute qu'ils composent l'avant-garde d'une armée car ils s'empressent de lever les mains. Les deux compères se précipitent et, ô joie, deux autres Audiermais de leur groupe « Liaison », Jos Colin, Loulou Marzin, surgissent d'un sentier parallèle; et Georges Wolf et quelques-uns des siens!

Edmond se trouve déjà au pied du canon sur lequel le lieutenant d'« Indépendance » bondit, marque sa prise à la manière du vainqueur au sommet de l'Himalaya.

Ce n'est pas fini. La première vague atteint les murets qui protègent le matériel lourd de la Germanie à Kervigoudou. Tels des chats-tigres, les hommes de l'Unité de Choc Bretagne, au sifflet, dans un élan irrésistible livrent combat à l'arme blanche (64). Sur l'aile gauche un petit fléchissement s'amorce et le feu redouble de violence. L'autocanon approche du repaire, expédie quelques « calibres » qui laissent leurs empreintes sur le pignon de la ferme au toit rouge, avance encore, mais dans la parcelle de Pradigou, en débouchant sur le village, un éclat déchire un pneu et l'immobilise. Son apparition déconcerte cependant les assiégés qui se dispersent tous azimuts. Les FFI se présentent à leur tour par Keriffen, se battent à la grenade. L'un d'eux, du Cap Sizun, pénètre dans la cour. Corentin Sergent lui indique sa grange. Il tire sur la petite fenêtre du kaludi, la remise de bois attenante, où un mouchoir s'agite. Et des uniformes vert-de-grisés sortent de la paille...

Dix-huit heures trente. « *De la petite ferme bretonne transformée en forteresse, bras en l'air, les derniers soldats de la Wehrmacht se rendent un à un* » (65).

(64) « Journal de marche », op. cit. D'aucuns affirment qu'on ne se battit pas à l'arme blanche. Mais on ne saurait tout voir en pareilles circonstances.

(65) « Journal de marche et opérations de la C<sup>ie</sup> de Choc de Bretagne », op. cit.

● Il y aura des litiges entre groupes. Ainsi Laurent Le Maout de Douarnenez écrira dans son rapport : « Je tiens à signaler que la section « Verdun » a été la première sur la butte de la ferme occupée par les Allemands. Le fermier pourra le confirmer. Et nous avons récupéré un canon qui nous a été pris par la Résistance de Pont-Croix ».

La 4<sup>e</sup> compagnie de Tréboul dira aussi dans un rapport de « Théodore » que son lieutenant Allaire fut le premier à y mettre pied...

Marguerite et Monique Riou, les deux sœurs de Kerguenec, montées de Meil Kastell pour plus de prudence à Kerléac'h dans la famille Ansquer, ont entendu crier au loin :

— « C'est fini ! Fi-ni ! »

Jos Dilosquet, le Trébouliste aperçoit alors Henri Sergent, du Runiou à Esquibien, parmi les roseaux en bordure de la plage. Les Allemands qui l'avaient surpris au carrefour sur la route d'Audierne à la Pointe du Raz, l'ont abattu et jeté là, les poignets ligotés.

Encore sous le coup de l'émotion, le jeune combattant débusque dans la crique des « Fritz », mains levées, qui exhibent eux aussi des brassards de la Croix Rouge. Au comble de la révolte il se dispose à les occire sans autre forme de procès, mais un détachement de la Garde arrive à point pour lui confisquer sa prise (66).

Dans la courrette de « la maison du four » jouxtant l'endroit où Jean et Yvon Sergent ont passé six heures périlleuses s'étale le lieutenant-colonel Ott, qui commandait à la Pointe du Raz et a dirigé l'opération de Lesven. Son pistolet demeure sur le petit mur. Il s'est suicidé (67).

Bilan de la bataille : trente morts, quarante-cinq blessés, deux cent quarante-huit prisonniers côté allemand; trente blessés, onze morts côté Résistance (68).

.../ Quant au canon, les Pontécruiciens expliqueront qu'ils « sont venus le chercher après, avec le camion de Héloüet, le transporteur; qu'ils ont été prendre des chaînes pour le remorquer à la ferme Riou au bourg de Beuzec; que là, dans le hangar ils ont vu les cadavres de leurs camarades FFI sans aucune garde, et qu'ils en ont été choqués... ».

(66) Les prisonniers seront dirigés sur le petit séminaire de Pont-Croix pour la nuit. Le lendemain matin les FFI de Brieuc en amèneront la moitié dans les baraques de Lanniron sur l'Odet, à Quimper où le préfet en prendra livraison. Au retour à Pont-Croix une grande déception attendait les Briécois qui venaient récupérer le soldat : des Américains de passage les avaient soustraits ! « Mes maquisards restés sur place sont furieux de cet affront et les habitants protestent en retirant les drapeaux des fenêtres » (Rapport du capitaine Pierre Le Gars).

(67) On racontera qu'il s'agissait de Goering, neveu du maréchal. Mais un peu partout on prêtait à celui-ci un neveu, dès qu'un jeune officier se montrait autoritaire et prétentieux.

(68) Les morts au combat : Jean Le Coz (Beuzec), Jean Thomas (Ergué-Armel), Robert Le Goff, 20 ans, Jean Cloarec, 21, Laurent Gonidec à 5 jours de ses 34 ans, Jean Tanguy 21, (les quatre de Tréboul), Pierre Velly et Henri Sergent (Esquibien), Hubert Cajean (Audierne), Germain Piriou, 42 ans, père de 2 enfants (Cast) et Yves Quinquis, chef de troupe, père d'un enfant (Kerfeunteun). Ces deux derniers appartenaient à la compagnie de Brieuc.

Manu Prigent, le Douarneniste au fusil-mitrailleur, et ses fidèles de la première minute au-dessus de Karreg ar Gad, après leur cheminement dans la lande et un stage là-haut, sur la voie romaine, avaient profité d'un répit pour se sustenter à Beuzec. Ils y ont rencontré Laurent Le Maout. Le chef de section « Verdun », avec ses deux groupes « Vaux » et « Douaumont », leur apprend que la leur est répartie en camions... et qu'ils sont portés disparus ! (69).



Plus que la joie, la fatigue se lit sur le visage de ces « Surcouf ».  
Au premier plan Alain Cotoné, chef du corps-franc de Pont-Croix.  
À droite Jacques Guillou, chef de groupe, grenades à manche au cou.

Au matin, un émissaire motocycliste, Pierre Le Meil, remit à Marcel Florc'h une dépêche de son patron direct, l'administrateur Québriac : « Huit heures. Vous pouvez rentrer à Douarnenez aussitôt que les opérations de nettoyage seront terminées. M'adresser un rapport sur l'action engagée et tachez de connaître l'heure de départ d'Audierne des Allemands et l'importance

(69) A 10 h 30 Laurent Le Maout avait reçu, de Pierre Sévellec, secrétaire à l'Inscription Maritime et délégué par Aristide Québriac, l'ordre de se rendre à Beuzec et de se mettre à la disposition du capitaine Bédéric. La relève a eu lieu à 13 h 30.

du détachement, nombre de bateaux, direction prise, etc. ». Ainsi le chef de l'arrondissement FFI ignorait encore l'essentiel et, à cette heure matinale, se montrait fort optimiste sur l'issue pour parler déjà de « nettoyage ».

Le messager revint à midi, apportant l'ordre du retrait immédiat et l'avis de la relève : « Sirocco » et « Bara » devaient prendre le relais à Ploéven dans la Presqu'île de Crozon...

Manu échange son F.M. 24 M 29 contre le *Browning* de Jacques Bozec, chef de groupe, qui n'est pas familiarisé avec le sien, et entame le retour à pied, avec ses amis. La voiture d'un mareyeur, Jourdren, les recueille au passage ; les débarque « au bout du pont » à Douarnenez.

Il est seize heures. Ils ont vu du sang sur la chaussée...

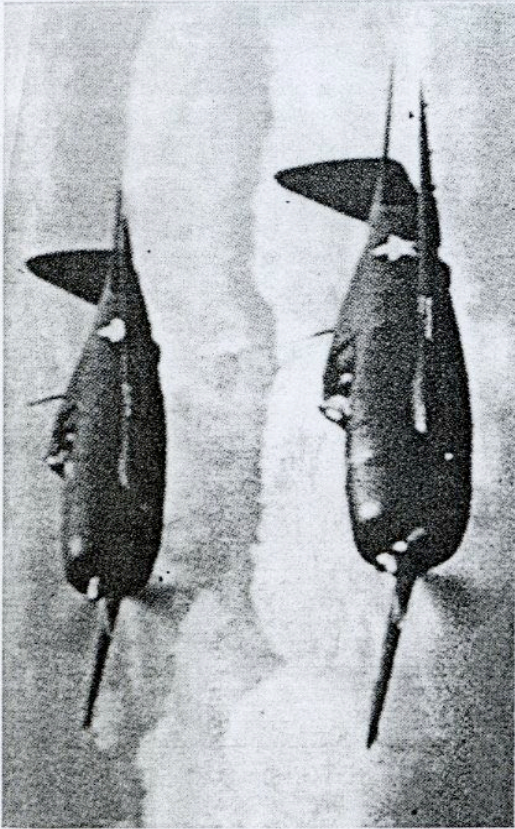
### LE DRAME DE LEN A VOA

... Sur la même route s'est déroulée une tragédie absurde. Dans les deux camions communaux, deux C6, l'un à plateau, doté d'un gazogène, le deuxième, benne à ordures, roulant au peu d'essence qu'on lui attribue, outre les éléments « Kléber », se tiennent debout, comme les autres, les blessés de « Bir-Hakeim » - Audierne, Georges Zéphoris, Jean Perhirin et Roger Kersual. Quarante-trois au total. Il fait beau et le cœur chante sous l'uniforme taillé dans du drap bleu, garni du brassard à croix de Lorraine, et un calot de même couleur. Entre Beuzec et Poullan, la benne d'André Le Corre refuse net d'avancer. La panne sèche ! « L'équipage » doit se rabattre sur le plateau de Guillaume Celton. On s'y entasse à la bonne franquette. Il déborde malgré tout. Marcel Florc'h, sur le marchepied, se cramponne au montant droit. Jos Monfort est juché sur l'aile, Jean Bigot coincé entre les deux « pots » du gazogène à l'avant. Le chauffeur charitable avait invité de surcroît une mère et sa fille qui rentraient de Beuzec vers Tréboul, un lourd panier de provisions au bras...

Tout le monde en voiture ! A peine ont-ils redémarré que deux avions de chasse les survolent à moyenne altitude. Ils affichent l'étoile de l'*US Air-Force*, deux *Thunderbolt*, ce qui signifie la foudre... Des Américains. On leur adresse des signes d'amitié. *Hello boys !* Et ils s'en vont.

Poullan. Déposées un peu plus loin, à l'embranchement de Stang a Groas, les deux passagères prennent le raccourci par la ferme de Lescornil, pour rejoindre à pied leur domicile. Merci, au revoir et bonne





Deux Thunderbolt, P 47, en « vol libre » ce jour là ont opéré à Len a Voa. Les rapports de la 8<sup>e</sup> Air-Force du 26 avril signalant les bombardements le matin, de la Pointe des Espagnols, de la Pointe Saint-Mathieu, de Brest, de l'Île Longue etc. indiquent au chapitre « Autres opérations », sans préciser lesquelles, « 2 P 47 », partis d'Angleterre. Mais il pourrait s'agir également d'appareils de la 9<sup>e</sup> Air Force qui avait des P 47 basés en Normandie. (Montage photographique de Michel Mazéas, maire de Douarnenez et spécialiste de l'aviation).

chance ! Le camion parvient à Len a Voa, une mare entre « La Lorientaise » et « Oscar Dahl », les usines « fez fall » qui traitent les déchets de poissons et dégagent une odeur désagréable par leurs hautes cheminées de brique rouge (70). Il aborde la ligne droite, à quatre kilomètres de Douarnenez, et voilà que les avions se repointent. Il n'y a plus aucune raison de s'en méfier. D'ailleurs un des appareils pique sur eux et remonte en chandelle. Ils répondent au salut par des gestes de sympathie. Le second se présente par le travers. On distingue le « Yankee », dans sa carlingue. Une fumée blanche jaillit des ailes mais... Mais il tire le con ! Appuyé à la cabine, Georges Zéphoris saute au fossé. D'instinct il enfonce sa tête dans une buse. Un corps lui retombe dessus, celui de Marcel Florc'h arraché à sa portière. Guillaume, le conducteur, se catapulte sous le chassis. Le mitraillage a fait deux morts. L'un, Hervé Kergoat, était encore à l'arrière du véhicule où des caisses de grenade demeurent intactes...

(70) « La Lorientaise » des « Raffineries Nord - Océan Imperator ». Fez fall : mauvaise odeur...



Albert Barbé, 20 ans, l'a échappé belle à Lesven puis à Len a Voa

Le moment de frayeur passé, les malheureux s'éparpillent dans la nature, s'abritent comme ils peuvent, de part et d'autre d'un talus en feu, sous des arbres, dans l'eau d'un lavoir, parmi les nénuphars et les grenouilles de Len a Voa, Albert Barbé adossé au remblai qui borde le petit étang et s'effrite sur lui, car les « zincs », après un rond dans le ciel, recommencent leur ballet fou !

Du logis proche, cent mètres à peine, Raoul Gojon et Anna son épouse aperçoivent deux hommes soutenant un blessé. Ils sortent au-devant d'eux. Le gérant d'« Oscar Dahl » a compris tout de suite. Il s'avance en dépit du risque — une balle est si vite arrivée ! — effectue de grands moulinets de désespoir, bras écartés au milieu de la route, hurle dans le fracas avec l'accent que, Charentais d'origine, il a récolté en Gironde, crie aux pilotes d'arrêter ; de cesser le massacre ! Et déploie un drapeau tricolore... Dans la prairie quelqu'un agite un gilet blanc.

Raoul Gojon, douze ans, même prénom que son père, revenant à bicyclette de Tromillou, au sud de Poullan, le beurre de la semaine dans le sac, a vu les acrobaties au-dessus de chez lui. Trois avions a-t-il compté (71).

Il n'y pas grand monde autour du camion criblé de balles quand il arrive. L'auge de pierre près de la fontaine dans le pré en a reçu aussi. La maison par contre est pleine de gens et de tumulte. On va, on vient, on s'interpelle, on enrage, on téléphone, on pleure. Ses parents descendent des draps et des couvertures. Sur les matelas, dans l'herbe derrière, des corps sont étendus.

(71) Les témoignages varient sur le nombre. Raoul Gojon reste persuadé qu'ils étaient trois. Guillaume Célton, le chauffeur, dit deux. Michel Mazéas, le maire de Douarnenez, qui a suivi les évolutions des hauteurs de Ploaré donne également ce chiffre et précise-t-il c'était par deux, quatre ou six qu'évoluaient les Thunderbolt en question. Marcel Florc'h, le commandant de « Kléber » a parlé de sept. Pour ma part, avec les petits camarades de Stankou, j'ai assisté aux piqués des avions et nous applaudissions, persuadés qu'ils s'en prenaient aux Allemands. Hélas ! ils tuaient trois de nos grands amis du quartier. Il nous avait semblé qu'ils étaient nombreux, mais les deux montaient et descendaient chaque fois, donnant de loin l'illusion que d'autres surgissaient.

On récupérera 8 balles à cône bleu, 7 à cône rouge, de calibre 13 mm/m et 5 douilles vides DN 43, 3 SLM. Beaucoup d'autres sont peut-être toujours enfouies.

Des cyclistes s'arrêtent maintenant. On vient du bourg, de Douar-nenez en voiture, en camionnette. Certains proposent leurs services. Le docteur Philippe de Tréboul, des infirmières, parent au plus pressé. Voilà une ambulance.

*Sur la grosse moto pilotée par Pierrot Pencalet, agent de liaison FTP (72), Jean Gourret, futur instituteur, devait annoncer le retour de ses camarades. A l'Inscription Maritime où il s'est rendu, les voltiges de l'aviation alliée amusent, si près de la ville. Il repart pour assister au carnage des Allemands, et découvrir l'horrible spectacle.*

*Son chef, Marcel, gît dans le fossé, la gorge et la bouche ouvertes, l'œil glauque, immobile, mort. André Trévidic semble tombé de l'arbre sur lequel il aurait voulu grimper. Pierrick Guénadou est allongé à l'angle d'un champ de blé... Il aide à les porter, court à la ferme voisine de Kéraël, demande un tombeau à toutes fins utiles...*

Le drame accompli, Georges Zéphoris, l'Audiernais, a empoigné la bicyclette d'un curieux. Un kilomètre plus loin, entre Kéraël et le grand virage de Toull Drez, le trou de ronces, une moto est couchée sur la route. Pierre Le Meil, Pierrot, l'envoyé d'Aristide Québriac, revenait de sa deuxième mission... (73).

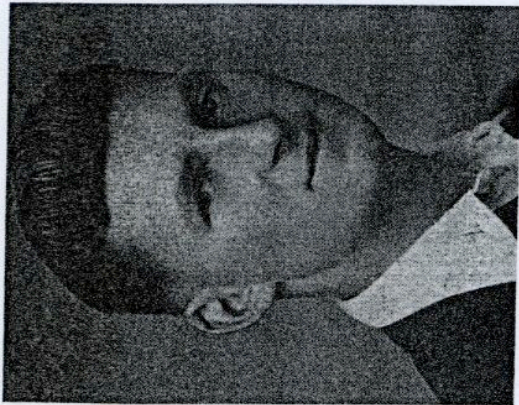
Le soir, à l'hôpital, on dénombre les victimes. Les moins touchés se retrouvent au dortoir de l'école Saint-Blaise. Six corps, couverts de poussière et de sang s'alignent à la morgue. Appliquée à leur toilette, la sœur infirmière se penche sur l'un des cadavres et, brusquement, recule, s'écrie :

— « Il respire ! J'en suis sûre ! »

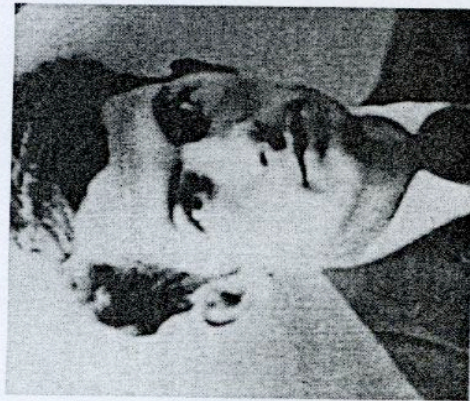
Elle a bien perçu le souffle, si faible... Le docteur Minet le transfère d'urgence à Quimper où le docteur Pilven lui ôte deux gros éclats enfoncés dans la gorge, à même la carotide ; un autre, plus petit, sous l'œil qui ne lui sera plus d'aucun usage. Marcel Florc'h, le commandant

(72) Il utilise la Peugeot, 4 chevaux culbutés, d'Antoine Cariou, l'artisan peintre de la rue de Plomarc'h, déporté en Allemagne (où il mourra, voir tome 3).

(73) Gravement blessé, il devra être amputé d'une jambe. Georges Zéphoris, déjà blessé à la main près de Lézugard, y perdra un œil.



*Pierre Guénadou, pêcheur du « Glazen » avait vingt ans.*



*Hervé Kergoat, chef de groupe FTP, une belle figure aussi. Il avait trente-cinq ans. Contre-maître à la conserverie Ispa il laissait femme Jeanne, fille Josette qui venait d'avoir neuf ans, garçon Bernard, deux ans.*



*Corentin Pérennès, adjudant FTP. Le corps transpercé de balles on l'entendra dire à l'entrée de l'hôpital : « Vive la France ! ».*

de la compagnie FTP a aussi le poumon perforé, la jambe droite labourée...

*Quinze jours après il sera conduit à l'E. P. S. où ses hommes lui présenteront les armes. Un fantôme saluait, qu'on ramènera aussitôt à son lit de souffrance.*

*La semaine suivante il se rendra dans la Presqu'île de Crozon, pour humer l'air de la bataille (74).*

Résultat de la sinistre méprise : quatorze blessés, dont trois grièvement. Et six morts, le sixième quelques jours plus tard (75).

A distance on avait pu se réjouir des vrilles de ces moustiques du ciel en pensant qu'ils s'acharnaient sur les Teutons, leur infligeaient une mémorable volée. Personne n'imaginait une erreur pareille...

... Elle demeurera longtemps un mystère. On dira avec une insistance perfide que les « Kléber » exhibaient des casques allemands, mais, dommage pour les esprits forts, ils portaient tous des calots ; que le camion n'avait pas de marques distinctives, obligatoires, mais voici la pièce, inédite, capitale, qui tranche définitivement le débat :

**« Strictement confidentiel. En cas de survol d'un convoi ou d'une voiture particulière par des appareils alliés, les conducteurs de ces véhicules sont priés de montrer immédiatement sur le devant de leur voiture un papier d'une forme rectangulaire de couleur jaune ou orange. Si le secret est divulgué, des sanctions**

(74) Il sera soigné ensuite au Val de Grâce, courra les hôpitaux jusqu'au 31 janvier 1947. Il a reçu trois extrêmes-onctions : la première dans le fossé de Len a Voa, deux à Quimper.

(75) André Trévidic, 19 ans et demi. Brillant élève à l'école des Arts et Métiers d'Angers, promis à un bel avenir d'ingénieur, il se trouvait en vacances au Stankou-Ploaré quand ses copains du quartier, à l'entrée de la ville, l'avaient entraîné à la compagnie « Kléber » où son frère Jean, pêcheur comme son père, était déjà. Il fut le treizième membre du groupe « Sirocco » qui, normalement, ne devait en compter que douze. 13, le chiffre qu'on prétend porte-bonheur... Émile Le Corre, son voisin, 24 ans, marin-pêcheur, Hervé Kergoat de Ploaré, chef-adjoint de la section « Bara », 34 ans, Pierrick Guénadou, 20 ans, de la rue Monte-au-Ciel. Les quatre morts sur le coup. Corentin Pèrennés, 33 ans, ouvrier peintre, l'agent de liaison qui devait donner le signal à Lesven, mourra en arrivant à l'hôpital : Marcel Le Coz, autre marin-pêcheur du Stankou, six jours après. Grièvement touché à l'aîne il fallut l'amputer de la jambe. En vain. Il avait 19 ans et 3 mois. Le Stankou, un quartier décidément éprouvé : trois victimes sur les six !

... Trois du Stankou



Émile Le Corre, vingt-trois ans...



André Trévidic, 19 ans, major des « Arts et Métiers » d'Angers.



... Et Marcel Le Coz, pêcheur de 19 ans. (mort six jours après).

graves seront prises contre les délinquants.

**A diffuser seulement aux conducteurs de voitures militaires des FFI. A Douarnenez le 27 août 1944. Le chef d'arrondissement des FFI, Québriac** (76).

Ainsi donc la consigne de la plus haute importance pour être entourée d'un tel luxe de précautions, menaces à l'appui, fut transmise le 27... C'est-à-dire au lendemain du drame ! *L'US Air* l'avait reçue plus tôt et appliquée strictement. Le 10 août un rapport de la Task Force à toutes les unités, signée Earnest, brigadier général, rappelait celui du 1<sup>er</sup> août stipulant que tous les véhicules devaient porter « un panneau coloré pour identification par les avions en support »...

Le manque manifeste de lien, une incurie quelque part, aura cette fois produit d'horribles effets.

### **LES FUSILLÉS DE LA CROIX ROUGE**

D'autres mourront encore, d'Audierne et d'Esquibien.

A l'issue du combat, Edmond Lardic, avec Jos Colin, a rempli les charrettes de *Mauser*, de mitraillettes, de caisses d'obus essayés sur les terres de Lesven. Au lieu de rejoindre sa base de Mahalon par Beuzec et Pont-Croix, en compagnie de Loulou Marzin, d'Yves Jadé, de Raymond Stéphane il s'en va, le cœur guilleret, aux Quatre-Vents.

Ils ont vif appétit. Edmond s'est contenté d'une seule tomate qu'une femme avait jetée dans le camion qui l'emmenait au matin vers Toul Broenn... Loulou et lui connaissent Mme Ansker à l'épicerie, dépôt de pain, débit de boissons, près de chez Yves (77). Mais une trentaine de clients encombrant la boutique. Ils descendent, de l'autre côté de la route, à la boulangerie-buvette de Guillaume Le Moigne, « l'antenne ». Le patron y offre la tournée générale et le temps passe gaiement. Une voix, dehors, a retenti :

— « Liaison ! »

(76) Archives de Marcel Florc'h. Les avions avaient bien survolé le camion. Mais on ne put leur montrer le rectangle de la couleur convenue, et pour cause !

(77) Quand la famille Lardic vint à Audierne en 1934, (le père, de Cast mais originaire du Cap, étant nommé syndic des gens de mer après 18 ans de « Royale » dont 17 de sous-marins), la première livre de beurre achetée au marché du samedi l'avait été à l'étal de Mme Ansker. L'habitude était prise et les deux familles devinrent très amies.

Paul Nevers, conduisant un side-car Gnome et Rhône découvert dans un chemin creux, s'est arrêté à la porte (78). Il insiste, quoiqu'il n'ait reçu aucun ordre dans ce sens :

— « Liaison ! Faut voir ce que deviennent les Boches ! On réclame des volontaires ! »

Le devoir et le désir d'essayer la machine font sortir les quatre amis. Pierre Kerloc'h, de Goulien, qui se trouve là avec son groupe « Catroux », les rejoint et se cale à côté du pilote dont il pose la mitrailleuse sur ses genoux. Loulou allonge ses jambes au fond de l'habitacle ; Edmond, derrière, le tient par le cou pour ne pas choir. Ils réussissent à se glisser tous, remarquable numéro d'équilibre, et se grisent maintenant de vitesse. Mais, attirés par la pétarade, des têtes surgissent au-dessus d'un talus, dans le virage de Troloan. Stop. Un accent espagnol les avertit :

— « Ils reviennent (79) »

— T'inquiète pas ! Juste une promenade à la Croix-Rouge. J'habite pas loin, à Toulemonde... » dit Raymond Stéphane.

Le jour décline. Au dos d'âne du Peulven, l'ultime, à quatre cents mètres du carrefour, un cheval sur la route se cabre. Il y en a plusieurs, des charrettes, et des paysans, et des Allemands !

Dans les premières rangées figurent les deux cousins de Brigneoc'h et du Creac'h, Jean et Léon Pichon, que nous avions quittés à deux heures du matin au champ de Kervigoudou...

*A neuf heures les quinze attelages restés sur place avaient traversé une prairie, entamé un bout de chemin plus à l'ouest*

(78) Né en 1920 à Saint-Cloud, son père est transporteur. Dans un de ses cars, de ving-huit places, à gazogène, basé à l'école de Beuzec, puis à l'Hôtel des Voyageurs de Pont-Croix, chez Mme Gloaguen, il conduisait à la Pointe du Raz les ouvriers travaillant à la construction d'appareils pour capter les approches d'avions. Mais ses rapports avec la *Todt* le rendaient suspect dans le secteur où, étranger au pays, il devait transporter parfois des soldats et officiers allemands pour les besoins du service. Un camarade, Fanch Laurent, l'a fait néanmoins entrer à « Surcouf », la compagnie de Pont-Croix. Le commandant Marie habite l'Hôtel des Voyageurs que Paul ravitaillait en viande, pommes de terre, et y logeait aussi, avant de trouver une chambre à l'école Notre-Dame de Roscudon, tout près, chez le frère Durand. C'est là qu'on l'a prévenu du combat de Lesven. Il a fait partie du renfort comme estafette sur une petite moto Peugeot prise au magasin Coum, le marchand de vins. Au cours de l'après-midi il a escorté un moment le blindé de Dampierre dans un chemin rétréci et, lorsque le percuteur du canon céda, à l'aide d'une pointe et d'un marteau, il a permis de tirer d'autres salves... Il essaie le side-car abandonné.

(79) Joseph, de la compagnie de Quimper. D'autres sont postés là, prêts à toute éventualité. Une dizaine, avec Jean Le Bars de Sainte-Evette, venus avant midi aux Quatre-Vents, y ont été placés par Noël Cariou, officier FFI.

26 août 1944

# LE COMBAT DE LEUVEN (BEUREC-CAP-SIZUN, FINISTÈRE)

Allemands { 30 morts  
248 prisonniers  
45 ~~de~~ blessés

Français { 11 morts 30 blessés  
6 km à l'ouest

+ 200 à Lezongou

Lezongou n'a plus aucun intérêt  
militaire car la Résistance contrôle  
l'arrière-pays → transfert par mer  
obuleutment PL-UNS

une chaloupe échappée  
huit hommes aperçus  
par le Fici

Extrait  
de la suite de l'Abn Ott